237
v. 3
SMRS

PR
3605
.M6
C6F6
1817
v. 3
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/clebsoulechoixdu03more

CŒLEBS,

OU

LE CHOIX D'UNE ÉPOUSE.

CHAPITRE XXIX.

Je sortis seul, dans l'intention de passer chez le docteur Barlow; mais je rencontrai ce digne homme, qui venoit lui-même à Stanley-Grove. Je ne pus laisser échapper une aussi belle occasion de mettre sur tapis le sujet le plus constamment présent à ma pensée, et je vis tout de suite que c'étoit un sujet sur lequel je n'avois rien à lui communiquer. Il me dit qu'il avoit vu avec bien de la satisfaction le choix que mon cœur avoit fait. Me voyant étonné de sa pénétration, il ajouta en souriant, que sa clairvoyance n'avoit pas grand mérite, et qu'il n'avoit

CABINET DE LECTURE
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

aperçu que ce qui étoit évident, même pour tout observateur beaucoup moins intéressé que lui à la chose.

Je lui fis mille questions au sujet de Lucilla. Sachant qu'il avoit contribué à former son entendement, je demanmandai avec un empressement qu'il qualifia de jalousie, quels étoient ses admirateurs? « Tous les hommes qui l'ont vue, répliqua-t-il; je ne connois pas d'homme qui ait plus de rivaux que vous. Je vous dirai cependant, pour faire cesser vos craintes, que, bien qu'il se soit présenté plusieurs aspirans, aucun n'a été accueilli. Il est vrai que cet été en a vu paroître un très-formidable dans la personne du jeune lord Staunton, qui a des biens considérables dans cette province, et avec lequel elle s'est trouvée en maison tierce? » Je sentis à ces mots renaître toute mon inquiétude. Un pair du royaume, jeune, et d'une belle figure, me parut un rival si redoutable, que, pour un moment, me sou-

venant seulement qu'elle étoit femme, j'oubliai que c'était Lucilla.

— « Tranquillisez votre cœur, dit le docteur Barlow, qui vit mon émotion. Elle savoit qu'il avoit séduit la fille d'un de ses fermiers, sous le prétexte spécieux d'intentions honorables ; cela, joint à la légèreté de ses principes religieux, la détermina à lui donner un refus positif, quoiqu'il ne manque ni de talens, ni de qualités personnelles. »

Que j'eus honte de ma jalousie ! combien je sentis mon admiration s'accroître ! « Son père, dit le docteur Barlow, a reçu une autre proposition de la part d'un homme parfaitement convenable; mais elle le fit prier de vouloir bien borner là ses demarches, et de lui épargner la mortification de refuser un homme dont elle estimoit le caractère, ajoutant que, dans la ferme persuasion de ne pouvoir jamais sentir pour lui que de l'estime, elle refusoit de la manière la plus positive de recevoir ses assiduités :

mais elle l'assura en même temps qu'elle désiroit sincèrement conserver un ami dans la personne qu'elle se sentoit obligée de refuser pour époux. Elle est aussi éloignée de la vanité que d'autres mettent à faire des conquêtes ; qu'incapable d'en mal agir envers ceux que son mérite a captivés, et que sa sagacité rejette. »

Après avoir exprimé avec sensibilité mon admiration sur la pureté et sur la noblesse de son cœur, je continuai à questionner le docteur sur sa façon de penser ; je le questionnai sur les indices de ses premières années, et surtout sur la partie religieuse de son éducation, car rien de ce qui se rapportait à Lucilla ne m'était indifférent.

« Miss Stanley, répliqua-t-il, se gouverne dans toute sa conduite religieuse par un but simple et pratique ; elle lit sa Bible, non pas par habitude et comme pour s'acquitter d'une tâche ordinaire, ni pour exercer son génie à réduire en allégories des passages littéraux, ou à

spiritualiser des passages tout simples, mais afin d'avancer vers la lumière et de faire des progrès dans la grâce; elle s'accoutume à la méditation, afin de pénétrer de plus en plus son esprit du sentiment des choses éternelles. Elle s'examine scrupuleusement, afin d'apprendre à être en garde contre la première impulsion d'un penchant condamnable, et pour découvrir jusqu'au moindre vice secret de son cœur. Elle vit dans l'habitude constante de la prière, non-seulement pour implorer le pardon de ses péchés, mais afin d'obtenir la force de les combattre. Un jour, étant malade, elle me dit que, si elle n'examinoit pas sans cesse l'état présent de son esprit, elle prieroit d'une manière vague, sans spécifier les péchés positifs qui doivent faire l'objet de sa prière, ni ses besoins les plus urgens. Elle est très-versée dans la connoissance des livres sacrés, et peu dans la controverse. Il est des doctrines qu'elle ne prétend pas définir, mais qu'elle adopte dans

la pratique ; elle n'analysera peut-être pas les mystères qui tiennent au Saint-Esprit, mais elle en implore ardemment le secours et l'instruction. Elle croit à son efficacité, et a confiance à son soutien. Elle sait que les vérités les plus évidentes par leur extrême importance, renferment bien plus l'essence de la religion et ont bien plus d'influence en pratique, que ces questions abstraites qui ont malheureusement divisé le monde religieux en tant de différentes sectes. Si j'avois à indiquer ses vertus dominantes, je dirois que ce sont la sincérité et l'humilité. Connoissant ses imperfections, elle n'excuse jamais ses fautes, et cherche rarement à les diminuer aux yeux d'autrui. Elle écoute le blâme avec douceur et les conseils avec reconnoissance. Sa propre conscience est toujours si disposée à la condamner, qu'elle ne s'étonne ni ne s'offense jamais du blâme des autres.

» Cette douceur que vous admirez en

elle n'est pas le vernis d'une bonne éducation ; ce n'est pas non plus simplement l'effet d'un bon naturel, quoique l'un et l'autre soient parfaits en elle ; mais c'est le résultat de son humilité. Elle se montre humble, non parce qu'un extérieur doux a de la grâce, mais parce qu'elle a le sentiment intérieur d'un démérite qui réprime jusqu'à l'apparence de la présomption. Malgré cela, son humilité n'a rien d'affecté ; elle ne soulage jamais sa conscience par des comparaisons avantageuses pour elle. Son humilité ne diminue jamais sa sérénité : car le sentiment de ses besoins la porte à *chercher*, et sa foi lui donne le moyen de *trouver* la base assurée d'une espérance supérieure à celle que pourrait lui donner une confiance illusoire dans son mérite personnel.

» Un jour, continua le docteur Barlow, où je lui reprochois doucement sa répugnance à donner son opinion sur quelque point d'une nature sérieuse, elle dit : « Je me méfie toujours de moi-même

lorsqu'il est question de sujets pareils, non-seulement parce que je crains d'encourir le reproche de présomption, mais aussi de crainte véritablement de m'arroger un degré de piété qui ne m'appartienne pas. Les bienfaits que j'ai reçus font que je me méfie de moi-même. Mon respectable père m'a inculqué ses instructions avec tant de soin, je suis si accoutumée à l'expression de ses sentimens pieux, que j'ai souvent peur de paraître meilleure que je ne le suis, et de prétendre trouver dans mon cœur ce qui n'appartient peut-être qu'à mon esprit. Pendant la maladie de ma mère, je me surprenois souvent disant machinalement : La volonté de Dieu soit faite ! lorsque (je le dis en rougissant) j'étois bien éloignée de sentir au fond de mon cœur la soumission dont mes lèvres étoient si prodigues. »

J'écoutois avec délices chaque mot du docteur Barlow, et je lui dis combien je craignois qu'un pareil trésor ne fût *trop* au-

delà de mon atteinte, pour me permettre une espérance bien décidée. « Je fais des vœux sincères pour votre réussite, dit-il, et malgré cela je plaindrai le jour où vous ravirez à nos champs une si belle fleur, pour la transporter dans vos jardins septentrionaux. »

Nous touchions à la barrière du parc au moment où sir John et lady Belfield nous joignirent. Comme il faisoit très-chaud, le docteur Barlow nous proposa un chemin plus court : il nous conduisit par une pépinière d'arbres fruitiers qui m'avoit échappé jusque-là quoiqu'elle tînt immédiatement au parterre de la petite famille, dont il n'étoit séparé que par une rangée d'arbres à plein vent. Je témoignai ma surprise de ce que le bon goût de Lucilla eût permis un enclos aussi ordinaire à côté d'un jardin embelli par elle. « Vous voyez, reprit-il, qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour le masquer : je vous dirai comment cela s'est fait, car heureusement je ne puis excuser

le goût de ma jeune amie qu'en mettant au jour une qualité préférable en elle ; mais si je trahis son secret, au moins ne me trahissez pas.

» Si parmi les domestiques de Stanley-Grove il en est qui se marient au bout de sept années de service, pourvu que leur conduite ait été sans reproche, et qu'ils fassent un choix convenable, M. Stanley est dans l'usage de leur donner un peu de terrain dans les endroits incultes, pour s'y bâtir une chaumière. Il leur permet pour cela de prendre de la pierre dans la carrière, et de la chaux à son four : il y ajoute un peu de terrain pour leur jardin potager. Mistriss Stanley leur fait présent de quelques ustensiles de cuisine, et leur donne un dîner de noce. Le recteur leur fait cadeau de la redevance ecclésiastique. »

— « Caroline, dit sir John, ce n'est pas la première fois, depuis que nous sommes à Stanley-Grove, que j'ai été frappé de l'utilité qui résulte tout naturellement

pour les pauvres, de la résidence des riches dans leurs terres; leurs attenans en recueillent mille petits avantages de localité qui ne coûtent rien à celui qui donne, mais qui sont pourtant d'un grand prix pour celui qui reçoit, et auxquels les absens ne songent jamais. »

« Vous avez ouï dire, continua le docteur Barlow, que dès son enfance miss Stanley a eu la passion de cultiver un jardin. A peine eut-elle quatorze ans, qu'elle commença à s'apercevoir que la jouissance attachée à cette occupation ne faisoit de bien ni de plaisir qu'à elle seule. Elle prit de la répugnance pour nne récréation si exclusivement personnelle; elle demanda à son père ce coin de terre inculte, et le garnit d'un bon nombre de jeunes arbres fruitiers ordinaires, tels que pommiers, poiriers, pruniers et autres. Si parmi les domestiques les plus anciens il y a une noce, ou si quelque fille recommandable, élevée à son école, se marie, elle fait cadeau

à leur jardin nouvellement créé, d'une douzaine de jeunes pommiers, et de quelques arbrisseaux des autres espèces, sans jamais oublier d'embellir de roses et de chèvre-feuille le devant de leur chaumière. Elle prend ces plantes-ci dans les touffes séparées, d'après le soin qu'elle a de ne pas encombrer le jardin villageois (car c'est ainsi qu'on le nomme) de choses qui ne soient pas d'un usage réel. Elle emploie, un jour par semaine, un pauvre estropié du village à soigner ces touffes, et au moyen de rejetons et de greffes, on en élève beaucoup sur peu d'espace; cela se fait à ses frais, c'est une condition que M. Stanley a attaché au don du terrain : « sans cela, dit-il, quoique ce ne soit qu'une bagatelle, la bonne œuvre m'appartiendroit, et non à elle, et on la remercîroit d'un acte de bienfaisance qui ne lui coûteroit rien. » La petite Mathilda, qui est tout cœur, a sa part à ceci, et partage

également tous les autres actes de bienfaisance de sa sœur.

C'est ainsi qu'elle s'impose le devoir d'allier la charité à chacune de ses jouissances personnelles, et par cette association elle a acquis une vertu de plus. « Car, me dit-elle, en souriant, je suis par fois obligée de substituer le devoir de l'économie au plaisir de la charité. » Lorsqu'elle trouve qu'elle ne peut pas accorder ce qu'elle se promettoit avec l'acte de charité qu'elle vouloit y attacher, elle renonce à ce qui lui auroit fait plaisir, et par ce moyen elle se trouve avoir quelque argent en main pour faire face au premier besoin, ce qui la met en état à la prochaine occasion de remplir son double objet. »

Comme il achevoit de parler, nous aperçûmes un pauvre éclopé, qui élaguoit et nettoyoit les arbres : « Eh bien ! James, dit le docteur, comment va la pépinière? » — « Mais, monsieur, dit le pauvre homme, nous manquons

un peu d'arbres d'une certaine force. Vous savez que dans la semaine, de Noël, nous avons eu trois noces, qui ont enlevé d'un seul coup trente-six de mes meilleurs pommiers, outre, demi-douzaine de poiriers déjà grands et autant de pruniers. Mais nous aurons bientôt réparé cela, miss Lucilla me faisant toujours planter deux arbres pour celui qu'on transplante, de sorte que nous avons toujours de quoi pourvoir à une noce, n'importe le moment. »

Ici je me souvins du plaisir avec lequel j'avois observé dans le village tant de vergers naissans, et de jardins potagers en plein rapport. J'étois bien loin de deviner la main bienfaisante qui avoit répandu en si peu d'années l'air d'une heureuse aisance autour de ces humbles demeures, et qui avoit ainsi enrichi la pauvreté même. Elle fait régulièrement, me dirent-ils, sa tournée d'inspection pour voir si la propreté et l'ordre ne se relâchoient pas.

Afin de ne pas montrer d'une manière trop marquée le motif de mes questions, j'en fis quelques-unes au pauvre homme sur l'état de sa santé qui me paroissoit, délabrée. « Quant à cela, monsieur, dit-il, je suis affoibli sans doute, mais, sans la famille du *squire* (*), il y a longtemps que je serois mort. Il me permet les secours de sa cuisine, et miss Lucilla m'accorde une demi-couronne par semaine, pour une journée de travail, qu'elle laisse à ma convenance. Mais souvent elle ne me permet pas de gagner par mon travail ce qu'elle me donne : car elle craint toujours qu'il fasse ou trop chaud, ou trop froid, ou trop humide pour moi ; et elle m'apporte elle-même ma dose de quinquina, sous cet abri, où je tiens les outils du jardin, afin d'être assurée que je le prends, car elle dit que les domestiques et les pauvres gens, tout

(*) Ou *esquire*, titre qu'on donne ordinairement, en Angleterre, au propriétaire d'un domaine, et qui équivaut à celui de gentilhomme.

en souhaitant qu'on leur fournisse les médicamens dont ils ont besoin, ne se soucient pas d'en faire usage. Ensuite elle me recommande de ne pas poser mon habit sur l'herbe mouillée, qui occasione, dit-elle, tant de rhumatismes aux journaliers : et croiriez-vous bien, monsieur, qu'elle m'a fait cette bonne veste de flanelle de ses propres mains ? A Noël elle m'a donné un habit neuf complet, de sorte qu'il ne me manque rien, si ce n'est un cœur plus reconnoissant encore, car jamais je ne saurois l'être assez envers Dieu et mes bienfaiteurs. »

Je fis quelques questions de plus, simplement pour avoir le plaisir de l'entendre parler plus long-temps de Lucilla. « Mais, monsieur, me dit-il en m'interrompant, j'apprends une mauvaise nouvelle, une bien mauvaise nouvelle. Je vous demande bien pardon. » —« Que voulez-vous dire, James? » voyant ses yeux se mouiller de larmes. — « Mais,

monsieur, c'est que tous les domestiques de Stanley-Grove prétendent que vous êtes venu ici pour nous ôter miss Lucilla. Que le bon Dieu la bénisse où qu'elle aille ! Votre M. Edwards dit que vous êtes un des meilleurs hommes qui existent. Malgré cela, je ne sais en vérité quel est l'homme qui peut la mériter. Où qu'elle aille, elle portera avec elle la bénédiction divine. » La manche de l'habit servit au bon homme à essuyer ses larmes, et je ne cachai pas celles qui me vinrent aux yeux en entendant les expressions de son fidèle attachement. Tandis que nous parlions, une pauvre petite fille, que je reconnus par son habillement et sa propreté pour appartenir à l'école de miss Stanley, passa devant nous, tenant en main un petit panier. James l'appela et dit : « Dépêchez-vous, Rachel ; vous venez trop tard. »—« Comment! Est-ce aujourd'hui jour du marché, James ? dit le docteur Barlow, et Rachel est-elle venue chercher les bouquets ? »

— « Oui, monsieur, dit James; j'ai oublié de dire à ces messieurs que tous les samedis, dès que l'école est finie, les plus jeunes des demoiselles donnent permission à Rachel de venir dans leur jardin cueillir des fleurs qu'elle va vendre à la ville. Elle en retire ordinairement un schelling, dont elles lui font dépenser la moitié en chemin par l'achat d'un peu de thé pour sa pauvre mère qui est malade; et l'autre moitié, elle la met en réserve pour amasser de quoi acheter des bas et des souliers pour elle-même et pour une sœur estropiée. Tout aide, monsieur, là où on n'a rien. »

Sir John ne dit rien, mais il regarda lady Belfield, qui, avec des regards pleins d'expression, dit à mi-voix : « Oh ! que les riches savent peu ce que produiroit la somme totale des schellings qu'ils prodiguent sans savoir comment, s'ils étoient employés systématiquement à soulager les malheureux ! »

James ouvrant alors une petite porte

secrète qui donnoit sur la pelouse, nous vîmes à une petite distance toutes les petites Stanley, assises en rond sur l'herbe, fraîchement fauchée, et sous un arbre, avec une corbeille de fleurs au milieu d'elles, d'où elles tiroient soigneusement de quoi former et assembler des bouquets. Nous restâmes quelque temps à admirer leurs petites physionomies animées, et leurs petits doigts déliés; et nous nous approchâmes d'elles au moment où elles mettoient leurs jolis bouquets dans la corbeille de Rachel, qui partit ainsi, expressément chargée par les enfans de ne pas s'arrêter en chemin, et de bien se souvenir de laisser chez mistriss Williams le bouquet qui avoit le myrte.

« Combien de bouquets avez-vous donné à Rachel aujourd'hui, ma chère Louise? » dit le docteur Barlow, à l'aînée des quatre. — « Trois chacune seulement, monsieur, répliqua-t-elle. Nous ne croyons pas avoir fait une bonne journée quand

nous ne pouvons pas compléter notre douzaine. Ces fleurs sont toutes de notre propre jardin. Nous touchons rarement à celui de maman, et nous ne permettons jamais à James de cueillir les nôtres, parce que Mathilda dit que ce seroit l'exposer à la tentation. La petite Eugénie se plaignit de ce que Lucilla ne leur avoit rien donné aujourd'hui, excepté deux ou trois branches de son plus beau myrte que nous avons dit à Rachel de donner par-desssus le marché à une pauvre dame incommodée, qui aime les fleurs, et qui étoit accoutumée à en avoir de très-belles à elle appartenantes, mais qui à présent n'a pas d'argent de reste, et n'a pas le moyen de payer au-delà du prix commun d'un bouquet pour sa chambre où elle est malade; de sorte que nous avons toujours soin de glisser dans son petit bouquet une ou deux jolies fleurs que nous prenons dans la serre, et nous ne lui en disons mot. Lorsque nous allons nous pro-

mener du côté de sa demeure, nous y laissons souvent nous-mêmes quelques fleurs; et nous le ferions plus souvent, si nous ne craignions pas de faire tort par-là au commerce de la pauvre Rachel. » En quittant nos jolies jaseuses, le docteur Barlow dit : « Ces petits êtres tâchent déjà d'imiter leurs sœurs, en mêlant à leurs plaisirs quelques petits traits de bonté. La chose en soi est une bagatelle; mais l'habitude est bonne, comme l'est toute habitude qui nous détache de l'égoïsme, et qui nous enseigne à substituer à nos propres jouissances le soin de pourvoir aux besoins et à la satisfaction d'autrui. »

— « J'avoue, dit lady Belfield en rentrant, qu'il ne m'étoit jamais venu dans l'esprit de penser qu'il y eût de la charité à élever mes enfans dans l'habitude de sacrifier leur temps et leurs plaisirs au profit des autres, quoique, soit dit à leur louange, ils soient très-compatissans et toujours prêts à donner. »

— « Ma chère Caroline, dit sir John, c'est notre argent qu'ils donnent, et non le leur; c'est là, je le crains, une générosité bien facile, car elle ne les prive de rien. Ils savent parfaitement que nous sommes si contens de voir en eux l'amour de la charité, que nous leur rendrons d'abord, et avec intérêt, ce qu'ils donnent; de sorte que jusqu'à présent nous ne leur avons fourni aucune occasion de montrer leur véritable penchant. Il y a plus, je commence à craindre qu'ils ne deviennent charitables par amour de l'argent, s'ils s'aperçoivent que plus ils donnent, plus on leur rend. C'est à nous à corriger cette libéralité factice, lorsque nous serons de retour. »

CHAPITRE XXX.

Quelques jours après, je fus avec sir John Belfield déjeuner chez M. Carlton. Rien de plus sensé que la tournure de son esprit, ni de plus agréable et de plus engageant que sa conversation. Sa manière d'être avec son aimable femme, portoit l'empreinte d'une tendre attention ; et sir John, qui est observateur judicieux, remarqua que cette manière étoit naturelle, et n'avoit rien d'étudié ; elle paroissoit être l'expression de l'estime et du souvenir de ses torts envers elle, et peut-être craignoit-il de ne pouvoir jamais mériter de sa part l'oubli de sa conduite passée ; on apercevoit chez lui des symptômes évidens d'un esprit attaché à la recherche des vérités morales et religieuses ; et, à juger de ses progrès par l'ardeur de son caractère et par la sincé-

rité de son repentir, ils devront être rapides et considérables.

A notre arrivée, la douce physionomie de mistriss Carlton s'anima d'un sourire de satisfaction : nous savions qu'elle aimoit à voir des gens bien pensans augmenter le cercle des liaisons de son mari, et que sa modestie l'empêchoit pour l'ordinaire d'entamer elle-même la conversation ; mais, lorsque d'autres personnes mettoient sur le tapis quelque sujet intéressant, elle les encourageoit par un regard plein d'intelligence et d'attention.

Après avoir effleuré divers sujets, l'entretien tomba sur les préjugés ordinaires des gens du monde contre la religion. « Pour ce qui me regarde, dit M. Carlton, j'avouerai que jamais homme n'en eut à combattre de plus forts ni en plus grand nombre. Je n'entends pas me justifier, quand j'ajoute que l'imprudence, le manque de jugement, et surtout les mélanges et les inconséquences de beaucoup de gens qui sont censés religieux, ne

sont pas faites pour effacer les opinions désavantageuses de ceux qui pensent différemment qu'eux. Présumant bien, messieurs, que les erreurs de ma vie passée vous sont connues (et quand je dis les erreurs, c'est leur donner un nom beaucoup trop doux), je ne ferai pas difficulté de vous avouer la source des préjugés qui retardèrent mes progrès vers le bien, même après que j'eus rougi de mes écarts. J'avois reconnu la turpitude de mes mauvais penchans longtemps avant d'avoir le courage d'y renoncer, et j'y avois ensuite renoncé bien avant d'avoir le courage d'avouer combien ils m'étoient en horreur. »

Sir John et moi, nous dîmes combien nous étions touchés de la franchise de cette déclaration, et nous l'assurâmes que sa confiance étoit pour nous, nouseulement pleine d'intérêt, mais qu'elle pourroit nous être d'une grande utilité.

« Élevé comme je l'avois été, dit M. Carlton, dans une ignorance presque

totale de la religion, je péchois plutôt par une indifférence enracinée que par incrédulité. Quoique l'insouciance de mon genre de vie me portât à espérer que la vérité de la religion chrétienne pouvoit être mise en doute, je n'avois pu venir à bout de me persuader que cette religion étoit fausse; et, comme on ne m'avoit pas appris à chercher la vérité à sa source (car la Bible m'étoit étrangère), je ne connoissois pas de moyen plus propre à former mon jugement, que celui d'observer (quoique superficiellement et dans l'occasion seulement) quel effet la religion produisoit dans ceux qui faisoient profession d'en faire la règle de leur conduite. Mes préjugés s'accrurent par mes observations. La connoissance que j'acquis de cette espèce de chrétiens, augmenta ma répugnance pour leur jactance; toutes les inculpations mises en avant par leurs ennemis (car j'étois accoutumé à peser la valeur intrinsèque du témoignage)

n'avoient pas tant contribué à fixer mon éloignement, que la différence reconnue entre leur théorie et leur pratique. Les gens pieux devroient éviter avec d'autant plus de soin de donner prise au blâme, qu'ils savent être surveillés par ceux dont l'intérêt est plutôt de voir leurs préventions contre la religion confirmées que détruites. »

« Mistriss Carlton étant sortie du salon pour un instant, son mari prit occasion de son absence pour nous dire que ce qui avoit enraciné ce dégoût chez lui, étoit l'empressement avec lequel la mère de son estimable femme (et, par parenthèse, elle mettoit dans sa religion beaucoup d'ostentation) avoit travaillé au mariage de sa fille unique avec un homme dont elle connoissoit la conduite irrégulière, et des principes duquel elle avoit une juste, c'est-à-dire une mauvaise opinion. Voyant ainsi (je le répète) la *pieuse* mère de madame Carlton désirer notre union, évidemment par des

motifs aussi mondains que ceux de mon pauvre père, qui ne prétendoit à aucune religion, je sentis diminuer beaucoup l'estime que j'aurois pu concevoir auparavant pour des personnes de cette classe. La fréquentation de M. Tyrrel n'étoit pas faite pour diminuer ma répugnance. Je l'avois connu lorsqu'il se piquoit d'être *homme du monde*, et je crains bien d'avoir, à cette époque-là, senti moins d'éloignement pour ses vices que pour son humeur emportée, pour ses idées rétrécies et ses manières communes.

» J'avois ouï parler de l'influence de la religion sur le cœur humain, et j'avois tourné en ridicule cette idée, suivant moi, chimérique. La conduite de M. Tyrrel dans son nouveau rôle, servit à fortifier en moi le mépris d'une pareille supposition. Je vis qu'elle n'avoit produit en lui presque aucun changement, si ce n'est qu'elle lui avoit fourni une nouvelle matière à discussion. Je vis qu'en lui un assortiment d'opinions avoit fait place à

un autre, sans rien ajouter à ses vertus, mais en augmentant chez lui la suffisance et l'orgueil de la dévotion (car je ne m'arroge pas le droit de taxer qui que ce soit d'hypocrisie). Je remarquai que Tyrrel, ainsi qu'un ou deux de ses nouveaux acolytes recherchoient l'attaque plutôt qu'ils ne l'évitoient; ils regardoient la circonspection comme l'infirmité d'un esprit mondain, et toute espèce d'indulgence ou de conciliation comme un abandon de la foi; ils ne manquoient pas de faire honneur à leur piété de l'éloignement qu'excitoient leurs singularités; je les trouvois prêts à décorer du nom de *persécution* le blâme que ces mêmes singularités leur attiroient, et je les ai vus se réjouir, dans l'espoir que c'étoit leur *religion* qu'on redoutoit, tandis que ce n'étoit le plus souvent que leurs bizarreries.

» Je fis connoissance chez Tyrrel avec M. et Mme. Ranby : vous les connoissez; je vous laisse à penser si la tournure de

leur esprit, et celui de madame surtout, étoit faite pour me guérir de ma prévention. J'avois appris, dans mon poëte romain favori, qu'il est de règle, en fait de composition, de ne jamais faire intervenir la Divinité, que dans les occasions qui en sont dignes. J'ai eu lieu de croire, depuis lors, que cette maxime est aussi juste en théologie qu'elle est classique; mais les Ranby ne pensoient sûrement pas de même.

»Tout esprit bien pensant conviendra, sans hésiter, qu'ainsi que Dieu se voit dans toutes les œuvres de la création, de même son infaillible providence dirige toutes choses, tant dans le ciel que sur terre; mais il faut avouer qu'il y a quelque chose de bien choquant dans la familiarité indécente avec laquelle on associe le nom de Dieu et de sa providence aux choses les plus triviales. Déjà même, à cette époque de ma vie, je n'étois pas assez mauvais logicien pour admettre une providence générale et nier une

providence particulière. Si l'une étoit vraie, je concluois que l'autre ne pouvoit être fausse; mais je sentois que la religion de ces deux personnes étoit bien frêle et d'un mauvais genre; j'étois rebuté par leurs petitesses dans certaines occasions, et par leurs inconséquences dans d'autres. Cependant leur absurdité ne me donnoit pas le droit de soupçonner leur sincérité.

» Toutes les fois que mistriss Ranby désiroit de satisfaire quelque fantaisie, elle ne manquoit pas de recourir à ce qu'elle appelle les impulsions de la Providence; lors même qu'il ne s'agissoit pas d'objets plus importans que de savoir si elle iroit prendre le thé chez un de ses voisins plutôt que chez un autre, elle étoit mue, ou dirigée, ou entraînée; je m'aperçus qu'elle avoit toujours soin d'interpréter ces impulsions d'une manière conforme à ses goûts, moyennant quoi elle faisoit toujours ce qui lui plaisoit le plus. Elle se piquoit d'obéir à ce

guide, même pour des choses si minutieuses, que j'étois tenté de dire que, dans sa piété, il y avoit tant soit peu d'impiété; et, quant aux dispensations positives de la Providence, surtout lorsqu'elles se présentoient sous la forme d'une épreuve et d'une manière contraire à ses désirs, je n'apercevois pas en elle plus de soumission que je n'en avois vu en d'autres personnes, qu'on ne pouvoit assurément pas soupçonner de religion. Je vous avouerai aussi, qu'étant naturellement difficile, je commençai à croire qu'un langage commun, des phrases baroques et une fausse syntaxe en faisoient nécessairement partie. Le sacrifice du goût et des formes paroissoit être indispensable, et j'étois porté à craindre que, s'il en étoit ainsi, il seroit impossible à ceux qui parlent bon anglais d'aller en paradis. »

— «Quoique je convienne, monsieur, dis-je, que vos remarques sont justes à un certain point, vous admettrez que;

lorsqu'on est déterminé à tout événement à décrier des réputations religieuses, on trouve toujours des objections plausibles pour justifier sa répugnance; et, tandis qu'on se déguise à soi-même le véritable motif de son aversion, l'ardeur avec laquelle on analyse la pensée de gens réputés pieux, se soutient par l'espoir secret de découvrir assez de torts pour justifier ses préjugés. »

— « Généralement parlant, cela est très-vrai, dit M. Carlton; mais, à l'époque dont je parle, j'en étois venu au point de désirer, dans mes recherches, des motifs d'encouragement plutôt que de refroidissement. »

— « Vous m'accorderez cependant, dis-je, que l'effet ordinaire des préjugés est d'accuser la religion des fautes de l'homme religieux. Tel homme aura les manières d'un Ostrogoth, une allure gauche, une voix discordante; ses allusions seront de mauvais goût, son style

singulier, son langage négligé : on ne compte pour rien les vertus réelles qui sont peut-être cachées sous ces ronces. Cet homme est absurde, donc le christianisme est ridicule ; mais, quoique sa vérité puisse momentanément s'éclipser, elle ne peut s'éteindre. Semblable à son divin auteur, le christianisme est le même *hier*, *aujourd'hui*, *et à jamais*. »

— « Une autre observation, répliqua M. Carlton, vint augmenter ma répugnance ; savoir, la charité de Tyrrel et de sa nouvelle secte ; charité bien inférieure à celle de mon père et de M. Flam, qui ne se piquoient pas cependant d'agir par d'autre impulsion que celle de la seule sensibilité. Le calcul de la simple raison me démontroit que l'homme religieux, qui, dans ses largesses, ne surpasse pas de beaucoup le mondain, fait moins que lui ; car, en donnant libéralement, le mondain va au-delà de ses principes ; tandis que le chrétien qui ne le surpasse pas,

demeure au-dessous des siens ; et, quoique je ne prétende nullement que la libéralité soit un indice certain de piété, j'ose affirmer cependant que le défaut de l'un n'est pas un symptôme douteux du manque de l'autre.

» Je résolus ensuite d'examiner attentivement la conduite d'une autre espèce de chrétiens; de ceux qui s'attachent surtout aux formes et aux bienséances. Ceux-ci étoient plus en honneur, mais je ne vis pas qu'ils en fussent plus exemplaires. Ils donnoient plus au monde et à ses opinions. Je les trouvai verbeux dans la cause de l'église, mais sans l'honorer par leurs mœurs, ou sans en embrasser la doctrine au fond de leur âme. Rigides observateurs de quelques-uns de ses rites extérieurs, mais peu guidés par ses grands principes et par son esprit de charité, ils révéroient l'institution de l'église comme une institution purement *politique ;* car, suivant eux, toute sa perfection consistoit

dans ses formes extérieures. Quant à son excellence et à sa supériorité spirituelles, ils paroissoient ne pas la concevoir. Je remarquai en eux moins de penchant pour ceux dont le rite extérieur étoit le leur, que d'aigreur contre ceux qui différoient d'eux en opinion, ne fût-ce que d'une légère nuance et sur des points de nulle importance. Ils haïssoient cordialement, et ils aimoient froidement ; s'ils eussent vécu dans les premiers siècles, lorsque l'église étoit divisée en différentes sectes par de misérables disputes, ils auroient attaché plus d'importance à la *fixation* du jour de Pâques, qu'à l'événement même que cette fête célèbre. »

— « Mon cher monsieur, dis-je, dès qu'il eut fini de parler, vous venez d'expliquer vos préjugés d'une manière toute simple. Votre grande erreur paroît avoir été dans le choix de ceux que vous prîtes pour modèles ; tous différoient autant du vrai, qu'ils étoient peu d'ac-

cord entre eux, et il est certain que leur désir ardent de différer les uns des autres, étoit une des causes principales de leur déviation du vrai; mais des exemples tels que ceux que vous choisîtes ne prouvent rien contre le christianisme; les personnages contradictoires qui vous détournèrent de la religion, et qui avoient fait leurs preuves dans leurs sectes respectives sous le nom générique *de gens religieux*, ne seroient, je pense, guère avoués pour tels par les gens d'une piété véritable et rassise. »

— « Dans la suite, reprit M. Carlton, ma propre expérience a bien confirmé la justesse de votre remarque. A mesure du changement progressif que produisit sur mon esprit et sur ma conduite l'exemple muet, mais impressif de mistriss Carlton, je me sentis moins d'intérêt personnel à ce que le christianisme fût une religion fausse, et je m'appliquai à rechercher des raisons de croire à sa vérité; mais le simple raisonnement, le

raisonnement isolé, quoique susceptible de convaincre des êtres d'une intelligence épurée, et quoique capable de donner, même à mes opinions, une impression convenable, n'auroit vraisemblablement jamais déterminé ma conduite, si je ne l'avois vu pour ainsi dire revêtu d'une substance corporelle; j'avois besoin d'exemples, qui chez moi décidassent l'*action* aussi-bien que de preuves qui me portassent à croire; en un mot, il me falloit quelque chose qui m'enseignât à agir aussi-bien qu'à penser. J'avois besoin de modèles autant que de préceptes. Je doutai de toute vérité purement spéculative, je voulois que la contemplation de l'effet me reportât au principe. Je demandois des argumens plus palpables et moins théoriques. Sans doute, me disois-je, en supposant que la religion soit un principe réel, il faut que ce soit un principe actif. Et j'aurois raisonnablement droit de conclure

pour la vérité du christianisme, si la pratique en étoit plus rigide.

» Je commençai à jeter furtivement les yeux sur la Bible d'Henriette, et là, j'en conviens, je trouvai que l'esprit de la religion étoit revêtu de substance comme je l'avois souhaité; qu'il mettoit en évidence l'action aussi-bien que le sentiment; qu'il présentoit l'acte à côté de la doctrine; je vis que la conduite mise en tableau étoit évidemment gouvernée par le principe inculqué, et que l'action et la doctrine étoient en rapport parfait. Mais si la Bible est vraie, pensois-je, ne peut-on pas raisonnablement exiger que les mêmes principes, qui jadis produisirent la pratique sublime dont la Bible fait mention, produisent aujourd'hui les mêmes effets? J'attachai à cette épreuve (témérairement peut-être) la vérité du christianisme, et je cherchai une société plus épurée. Heureusement les progrès visibles de la décence extérieure de ma conduite commencèrent à rendre

mon admission parmi les gens de bien moins difficile qu'elle ne l'avoit été par le passé : car jusque-là, et même uniquement par égard pour ma femme, on avoit plutôt *souffert* qu'encouragé mes visites ; d'un autre côté j'étois peu empressé moi-même à rechercher une société qui m'évitoit ; quant aux êtres d'une classe supérieure, que j'avois fréquentés dans l'occasion, je n'en avois pas approché d'assez près pour les apprécier à leur véritable valeur.

» Le désintéressement personnel et l'uniformité de conduite étoient devenus pour moi comme une pierre de touche à laquelle j'appréciois ceux que j'avois intérêt de connoître : mon expérience réussit. Depuis quelque temps j'observois la conduite de ma femme avec un mélange d'admiration quant aux faits, et d'incrédulité quant au principe. Je l'avois vue se priver de ses jouissances personnelles, pour ajouter à celles d'un mari qu'elle avoit si peu de raisons d'ai-

mer ; c'étoient là les deux qualités que je demandois, jointes à un renoncement à soi-même, tacite et sans ostentation. Ce n'étoit encore là cependant qu'un exemple isolé. Lorsque, sur un examen plus attentif, je vis le docteur Barlow donner, par sa conduite exemplaire pendant toute la semaine, le plus parfait commentaire de son sermon du dimanche ; lorsque je le vis refuser un bénéfice d'un revenu presque double de celui qu'il possédoit, parce que sa translation l'auroit rendu lui-même moins utile, je fus ébranlé; lorsque je vis M. et Mme Stanley dévouer leur temps et leur fortune à des actes de bienfaisance aussi complétement que s'ils avoient fondé leur espoir d'un bonheur éternel sur la charité exclusivement (se gardant bien cependant de s'en faire un appui, et plaçant entièrement leur foi sur une autre base) ; quand je vis Lucilla, à l'âge de dix-huit ans, refuser un homme de qualité, riche, d'une figure et d'une

tournure prévenantes, par la seule raison de son immoralité ; quand je vis le vertueux refus de la fille approuvé par des parens dont les principes étoient à l'épreuve de l'influence du rang et de la fortune, je demeurai convaincu.

» Ces exemples, et quelques autres du même genre, étoient exactement ce que j'avois désiré ; c'étoit bien là le désintéressement prouvé ; il y avoit là concordance entre la doctrine et la pratique : avec de pareils exemples et moyennant l'adoption sincère des principes dont ils émanoient ; moyennant aussi un sentiment toujours croissant de mes énormes fautes passées, j'espère être, avec le temps, moins indigne de la femme à qui je dois mon bonheur sur la terre, et mes espérances de béatitude éternelle. » Mistriss Carlton, qui étoit rentrée au salon pendant la conversation, avoit jusque-là retenu ses larmes ; mais à ces derniers mots elles coulèrent en silence le long de ses joues. Nous fûmes profondé-

ment touchés, sir John et moi, de la candeur et de la franchise de ce que nous venions d'entendre ; elles firent naître en nous, pour M. Carlton, une estime et un attachement qui depuis lors ont toujours augmenté. Je n'ai pas moins bonne opinion de son état actuel à cause des difficultés qui l'ont entravé ; et je ne crois pas son avancement moins certain pour avoir été progressif. La crainte de l'illusion a été pour lui un rempart salutaire ; la lenteur apparente de ses progrès est venue de la crainte de se tromper, et l'ardeur de ses recherches prouve sa sincérité. »

— « Mais ne remarquâtes-vous pas, lui dis-je, que la piété de ces chrétiens-là (quoique plus stricte que celle des autres), leur attiroit presque autant de blâme et de soupçon que l'indiscrétion des enthousiastes en fait naître ? Ne voit-on pas aussi que la classe de ceux qui se piquent avant tout d'être observateurs des formes (et qui est presque aussi éloignée de la

vraie piété que d'un fanatisme égaré), s'arroge tout le mérite de la religion ? »

— « Quant à ceux, reprit M. Carlton, qui épient sans cesse les occasions d'avilir le christianisme, toute son harmonie ne peut vaincre leur résistance soutenue ; mais celui qui recherche la vérité de bonne foi, ne la rejette pas quand elle se présente à son esprit d'une manière évidente et convaincante. »

Quoique j'eusse pris part à la conversation, mes pensées s'étoient néanmoins portées vers Lucilla, du moment où M. Carlton avoit nommé le lord Staunton comme l'une des causes qui avoient fortifié sa foi encore chancelante ; et, tandis que lui et sir John s'entretenoient de leurs liaisons de jeunesse, je repris cet intéressant sujet avec mistriss Carlton à côté de laquelle j'étois assis.

« Lord Staunton, me dit-elle, est notre parent ; il se plaisoit davantage dans la société de M. Carlton, lorsqu'elle étoit moins à rechercher, qu'il ne le fait

aujourd'hui qu'elle a acquis un véritable prix. Il vient cependant nous voir assez souvent. Miss Stanley nous fait l'amitié de passer de temps en temps un ou deux jours avec nous. Pendant ces petites visites lord Staunton la vit deux ou trois fois ; il fut charmé de sa personne et de ses grâces, et mit en œuvre à son intention le talent et la faculté de plaire qu'on ne sauroit lui refuser. Quoique nous eussions été ravis de nous voir alliés à l'excellente famille de Stanley-Grove, par le moyen de cette aimable fille, je sentis qu'il étoit de mon devoir de ne pas lui cacher la conduite répréhensible de mon cousin sur un fait peu connu, non plus que la licence de ses principes religieux en général ; précaution d'autant plus nécessaire, qu'il avoit assez de tact et d'éducation, pour se comporter, lorsqu'il étoit chez nous, d'une manière généralement convenable. J'avois avec lui mon franc-parler, plus que toute autre personne ; et, lors-

qu'il m'arrivoit d'en user sérieusement, il rioit parfois, me combattoit toujours, mais ne se fâchoit jamais.

» Un jour, arrivant tout-à-fait à l'improviste, pendant que miss Stanley étoit avec moi, il nous trouva dans mon petit salon, lisant ensemble *a Dissertation on the power of religion to change the heart* (*). Craignant quelque légèreté de sa part, je tâchai de cacher le livre; mais il me l'ôta des mains, et, ayant jeté un coup d'œil sur le titre, il dit en riant : « Voilà un sujet assez ridicule ; un bon cœur n'a pas besoin de changement, et, quant à un mauvais cœur, cela ne s'applique à aucun de nous. » Lucilla ne dit pas un mot ; toutes les légèretés qu'il se permit, comme traits d'esprit, loin d'exciter le moindre sourire, augmentèrent son sérieux. Elle nous écouta pendant quel-

(*) Une dissertation sur le pouvoir de la religion pour régénérer le cœur humain.

ques instans, quoique avec un peu d'agitation; elle m'entendit affirmer le pouvoir du Tout-Puissant pour rectifier l'esprit et changer le caractère; lord Staunton traita mon assertion de folle chimère, et dit qu'il étoit certain que j'avois trop de sens pour adopter une notion aussi puritaine, mais ne manqua pas de déclarer en même temps son admiration pour la vertu et la bonté. « Ces qualités, lorsqu'on a le bonheur de les posséder, ajouta-t-il, en s'inclinant vers miss Stanley, sont un don de la nature »; il répeta qu'un bon cœur n'a pas besoin d'amélioration, et qu'un mauvais cœur n'en étoit pas susceptible, avec d'autres expressions de ce genre, toutes indiquant le peu de cas qu'il faisoit de mon opinion, ainsi que son hommage exclusif pour Lucilla. Après le repas, Lucilla, renonçant à une conversation qui n'avoit rien d'intéressant pour elle, se détacha de la compagnie, et emporta son livre au pavil-

lon, sachant bien que lord Staunton aimoit à faire longue séance après le dessert; mais lui, s'apercevant du départ de celle qui étoit l'objet de sa visite, se leva bientôt de table, et, s'étant informé du chemin qu'elle avoit pris, il la suivit au pavillon; là, après une profusion de complimens et de protestations de sa haute admiration pour elle, il lui déclara ses sentimens en termes clairs et décidés, et lui demanda la permission de faire ses propositions à son père, n'imaginant pas qu'elle pût y avoir la moindre objection.

» Elle le remercia avec toute la politesse possible de la bonne opinion qu'il avoit d'elle; mais elle lui dit franchement, que, quoique très-sensible à l'honneur qu'il vouloit lui faire, elle n'avoit à lui offrir en retour que ses remercîmens; elle le pria instamment de ne pas donner de suite à cette idée, et de s'épargner la peine de s'adresser à son père, qui, sur un objet de si grande

importance ; lui permettoit avec bonté de décider elle-même.

» Déchu de son espoir, confus et irrité d'un refus si complétement inattendu, il la pressa de lui en dire la cause. Étoit-ce sa personne, étoit-ce sa fortune, étoit-ce son esprit qui lui déplaisoient ? Elle l'assura de bonne foi que son refus ne portoit sur aucun de ces points : son rang et sa fortune étoient au-delà de son attente; et quant à ses avantages personnels, on ne pouvoit raisonnablement les nier. Et comme il continuoit à demander instamment qu'elle lui en indiquât la véritable raison, elle fut forcée de lui avouer que ses principes n'étoient pas ceux d'un homme dans la société duquel elle croiroit les siens en sûreté.

» Il soutint ce reproche plus patiemment qu'elle ne s'y étoit attendue. Comme elle n'avoit objecté ni sa figure ni son esprit (deux choses qu'il estimoit à une haute valeur), il suppor-

toit d'autant plus facilement l'inculpation de ses principes, dont il ne faisoit pas un aussi grand cas. Elle avoit, il est vrai, mortifié son amour-propre, mais non dans l'endroit le plus sensible. « Si c'est-là tout, reprit-il gaîment, il n'y a plus d'objection de votre part : votre charmante société me réformera, votre influence rectifiera mes principes, et votre exemple changera mon caractère. »

—« Comment, milord, dit-elle (son courage augmentant avec son indignation), ce que vous venez de dire est-il bien de vous ! de *vous*, qui, ce matin même, avez déclaré que la tâche de changer le cœur humain étoit au-dessus même du Tout-Puissant ! et vous voudriez me persuader que cette tâche, suivant vous au-dessus de la toute-puissance, pourroit s'accomplir par les foibles moyens d'une jeune fille ! Non, milord, je n'augmenterai jamais le nombre des femmes téméraires qui, dans ce frêle

espoir, ont risqué leur salut éternel; il seroit trop tard de me repentir de ma folie, après que ma présomption auroit reçu sa juste punition. »

»Après ce peu de mots, elle sortit du pavillon avec une politesse pleine de dignité: ce qui, d'après l'aveu de lord Staunton, en ajoutant à sa passion pour elle, irrita son orgueil jusqu'à la démence. Voyant qu'elle refusoit de rejoindre la compagnie, il prit le parti de se retirer: mais, sans abandonner son dessein, il a depuis lors renouvelé ses sollicitations; et, quoique repoussé avec la plus grande fermeté, tant par les parens que par leur fille, il ne put se résoudre à abandonner tout espoir. C'est un malheur pour nous, en ce que Lucilla n'approche plus de la maison, à moins qu'on ne sache positivement qu'il n'est pas dans la province. Si elle eût eu, dit-il, de l'éloignement pour sa personne ou pour sa fortune, comme c'eût été un obstacle essentiel, il auroit pu être insurmontable;

mais comme il ne s'agit en ceci, suivant lui, que d'une différence d'opinion, il se croit assuré que le temps et la persevérance viendront à bout d'un obstacle aussi chimérique. »

Je retournai à Stanley-Grove, non-seulement guéri de tout sentiment de jalousie, mais transporté d'une preuve aussi décisive de la supériorité et de la pureté de l'esprit de miss Stanley.

CHAPITRE XXXI.

Miss Sparkes, dont la terre est voisine de Stanley-Grove, se fit annoncer le lendemain à l'heure du déjeuner. C'est une personne d'environ quarante-cinq ans, d'une figure assez passable, mais d'un ton masculin très-prononcé. Quoique fort riche, elle paroît destinée à ne pas changer d'état, aucun homme ne se souciant sans doute de partager la fortune d'une pareille amazone, qui de plus se pique d'être *bel esprit*. Elle se fait remarquer par ses prétentions à des qualités bizarres et contradictoires : car elle est à la fois érudite à un certain point, chasseuse, politique, et versée dans les connoissances vétérinaires. A cheval, elle devance M. Flam à la poursuite du renard, et dans la discussion, elle fait taire même M. Tyrrel. Elle excelle à conduire un char, quatre chevaux

en main, et, dans une élection parlementaire, elle s'entend à merveille à briguer les suffrages. Elle tient alors fortement à l'un des partis en lutte, mais sans attacher de l'importance au mérite personnel que peut avoir le prétendant. Tout ce qu'elle exige de lui, c'est qu'il se voue au parti de l'opposition, avantage qui, à ses yeux, tient lieu de toutes les qualités requises. En fait de talens et de goûts, elle annonce sa préférence pour ceux qui ne sont pas du genre féminin.

Nous la vîmes bientôt descendre de son haut phaéton ; et, lorsqu'elle entra :

« *The cap, the whip, the masculine attire.* »

Sa voix mâle, son regard intrépide, son air d'indépendance, tout son ensemble, en un mot, indiquoit de la disposition à protéger plutôt qu'à demander de l'appui pour elle-même. Elle déclara que sa visite inattendue étoit plutôt pour l'écurie que pour le salon, parce qu'un

de ses chevaux boitant un peu, elle avoit eu envie de consulter le palfrenier de M. Stanley (son oracle en fait de science vétérinaire, qu'elle même se piquoit de connoître à fond).

Pendant sa courte visite, elle mit tant de soin à ne pas diminuer, par le genre de sa conversation, la réputation qu'elle avoit une si grande envie de se donner, qu'elle dépassa son propre but. Elle se jeta à corps perdu dans les réparties ; et son ton satirique (qui assurément n'étoit pas de l'esprit) ne suppléa pas à son manque de simplicité. Je m'aperçus qu'elle aimoit le genre hardi, le merveilleux et l'incroyable. Elle hasarda une ou deux anecdotes tellement au-delà de la probabilité, que, sans blesser peut-être absolument la vérité, elle se fit soupçonner de ne pas y tenir d'une manière très-scrupuleuse. Le degré d'importance que des récits de ce genre peuvent momentanément valoir à celui qui raconte,

le dédommage rarement du risque qu'il court en les faisant.

Dans le cours de la conversation, je fis attention aux singularités de son caractère. D'abord, elle ne voit de difficultés sur aucune question. Quel que soit le sujet qu'on traite, quand le reste de la compagnie paroît hésiter sur la décision, elle seule n'est jamais embarrassée. Sa réponse suit toujours la proposition, et cela, sans un seul moment d'intervalle, soit pour l'examiner elle-même, soit pour laisser à d'autres le temps de donner leur avis.

M. Stanley, qui dans sa famille donne toujours l'exemple de la ponctualité, s'étoit ce matin-là rendu à la prière un peu plus tard que de coutume. Je crus apercevoir en lui un reste d'émotion; sa physionomie n'avoit pas toute sa sérénité ordinaire, sans cependant que son sérieux parût mêlé de mécontentement. A déjeuner, il avoua qu'il avoit passé plus d'une heure à faire sentir à une de ses

filles cadettes une faute qu'elle avoit commise. « Elle n'a pas, ajouta-t-il, fait un mensonge proprement dit, mais il y a eu de sa part de la prévarication, de l'orgueil, de la colère. Elle a fini par la soumission, et les larmes de l'opiniâtreté ont fait place aux larmes du repentir: mais elle ne viendra pas aujourd'hui dans le salon; elle sera privée de l'honneur de porter, sur le soir, de la nourriture aux pauvres. Il ne lui sera pas permis non plus de fournir sa part des bouquets à la corbeille de Rachel. Nous préférons ce genre de punition à celui de retrancher quelques-unes de ces petites jouissances personnelles, qui acquièrent trop de prix par l'importance qu'on semble mettre à leur privation. »

— « Prenez garde, M. Stanley, dit miss Sparkes, à ne pas émousser le ressort dans votre enfant; trop de sévérité rallentira chez elle l'émulation, et restreindra son génie. Je me garderois bien

d'assujettir son intelligence, et de convertir en simple automate obéissante une jeune créature, dont les fautes mêmes indiquent de la disposition à prendre l'essor. » Il n'y eut pas jusqu'à lady Belfield, dont le cœur tendre et compatissant reculoit à la seule idée de punition, qui ne demandât à M. Stanley s'il n'auroit pas pris une petite faute trop au sérieux, et s'il ne l'avoit pas punie trop sévèrement.

« La chose n'est rien en elle-même, répliqua-t-il; mais la duplicité naissante sur laquelle on ferme les yeux et qu'on ne réprime pas, devient le germe abondant du subterfuge, de l'intrigue, de la dissimulation, de la fausseté et de l'hypocrisie. »

— « Mais la pauvre petite, dit lady Belfield, n'a pas coutume de biaiser; j'ai toujours remarqué sa droiture dans son petit babil. »

— « C'est justement pour cela, répliqua M. Stanley, que je suis si attentif à arrêter dans leur naissance les pre-

miers indices d'une disposition contraire. Comme c'est ici une première faute, j'espère que cette seule punition suffira : c'est aussi pour cette raison que je la lui ai fait envisager de manière à ce qu'elle ne sorte pas de sa mémoire. M. Brandon, homme aimable, mais indolent par habitude, ayant négligé de surveiller dans son fils ce penchant précoce au mensonge, le vit passer d'un genre de fausseté à un autre, jusqu'à finir par devenir un hypocrite achevé. Ses manières plausibles lui facilitèrent le moyen de cacher des vices alarmans. Contrarié dans son adolescence par des restrictions qu'il n'avoit pas connues dans son enfance, il devint libertin fieffé; toute sa dissimulation ne put réussir à cacher à son malheureux père des vices effrénés. Une vie toute d'intrigues aboutit à un duel, et sa fin prématurée fit mourir de chagrin mon pauvre ami. Ce triste exemple a été pour moi un motif de plus pour veiller dans ma famille aux premiers

indices de la duplicité. Les ecclésiastiques nous disent souvent que l'incrédulité se trouve à la racine de tout péché : cette vérité regarde surtout notre tolérance sur les fautes de nos enfans. Si nous étions véritablement persuadés de la vérité des déclarations de l'Écriture Sainte, pourrions-nous, pour l'amour d'un seul moment de repos (et cela moins pour notre enfant que pour nous-mêmes), fermer les yeux sur un défaut quelconque, quand ce défaut peut être le germe de maux incalculables? Dans ma manière de voir, il s'en faut bien que la fausseté soit une offense légère ; et je me sens responsable à un degré éminent du bonheur éternel de ces chers enfans que la Providence a commis à mes soins d'une manière si particulière. »

— « Mais c'est une si dure épreuve pour la tendresse maternelle, dit lady Belfield, que d'infliger volontairement la souffrance ! »

— » Sentirons-nous leur douleur et non

leur danger ? répliqua M. Stanley. Je ne comprends pas comment des parens qui aiment leurs enfans comme j'aime les miens, peuvent balancer entre une indulgence passagère, qui peut encourager un mauvais naturel ou affermir une mauvaise habitude, et le salut éternel de l'âme de cet enfant, objet inappréciable, soit que nous considérions sa nature, sa durée, ou le prix donné pour sa rédemption! Quels sont les pères et mères, dis-je, qui par leur propre imprudence, par négligence, ou par une fausse tendresse, oseront risquer le bonheur de cette âme, non pas pour la durée de quelques jours ou de quelques années, mais pour un terme en comparaison duquel la durée du temps toute entière n'est que comme un point; d'une âme douée de facultés infinies, susceptible d'avancer en sanctification comme en béatitude, pendant le cours d'une éternité sans fin ? »

Voyant que sir John n'écoutoit pas

sans émotion, M. Stanley continua ainsi. « Quels remords, mon cher ami, pourroient se comparer aux angoisses de celui qui a lieu de croire que son enfant a non-seulement perdu cette éternité de gloire; mais qu'il a encouru une éternité de malheur, par l'insouciance de ses parens mêmes, qui présentoient leur tendresse comme la cause de leur négligence. Songez à l'état de ce père, lorsqu'il se répresente les milliers et les dix milliers d'esprits de gloire qui se tiennent devant le trône, tandis que son enfant chéri en est exclus, exclus peut-être par l'effet d'une fausse tendresse paternelle. Oh! mes chers amis, nous avons beau vouloir nous le cacher à nous-mêmes, et nous faire illusion; le manque de foi est au fond de ce péché, autant que de tous les autres. Malgré cette espèce de croyance indéfinie et indistincte que les hommes qualifient du nom de *foi*, ils ne croient pas irrévocablement à cette éternité; ils y croient

peut-être vaguement, mais ils n'y croient pas dans leur conduite, ils n'y croient pas comme à une chose qui les regarde personnellement, ni d'une manière efficace pour eux. »

Tandis que M. Stanley parloit avec un feu qui marquoit assez que ses expressions venoient du cœur, miss Sparkes, par ses gestes d'impatience, montroit évidemment combien elle eût souhaité l'interrompre. Par honnêteté, cependant, elle se contint jusques à ce qu'il eût achevé. Elle dit alors : « Tout en convenant que la fausseté positive, la fausseté mise en œuvre dans un mauvais but, est réellement criminelle, il y a néanmoins du danger à entraver à un certain point la liberté du discours. Il est, continue-t-elle, une hypocrisie *tacite* : car, on peut être coupable de dissimulation en *supprimant* son sentiment lorsqu'il est convenable, comme en *exprimant* ceux qui ne sont pas tout-à-fait corrects. » Elle ajouta

qu'un traitement sévère étoit le vrai moyen d'éteindre le feu de l'imagination. Elle trouvoit aussi qu'il est des occasions où un mensonge innocent est non-seulement pardonnable, mais même louable: elle convenoit pourtant que, pour que le mensonge soit permis, il faut qu'il ne fasse de mal à personne.

M. Stanley maintint qu'un *mensonge innocent* est une chose contradictoire; mais, en supposant qu'il fût possible de passer sur un exemple isolé de fausseté, il n'est pas moins certain qu'un mensonge heureux, motivé d'un bon but, ouvriroit nécessairement la porte à un autre mensonge, jusques à ce que les limites qui divisent le bien et le mal fussent complétement effacées, et toute distinction entre le mensonge et la vérité entièrement anéantie. Avec une liberté pareille, eût-elle même en vue un bon but, on désorganiseroit le monde; la plus petite déviation

conduiroit naturellement à une coutume pernicieuse, mettroit en danger la sûreté sociale, et violeroit une loi expresse de Dieu.

« Il n'est point de penchant, dit sir John, contre lequel on doive plus mettre en garde de jeunes personnes, douées d'un bon cœur et d'une imagination vive : une personne sentimentale ne verra pas de mal au mensonge, s'il doit servir à faire un peu de bien ; et s'il est adroit, celle qui ne consulte que son imagination, le trouvera bien placé. »

En présentant à son père une tasse de café, Mathilda lui dit tout bas : « Sûrement, papa, qu'il n'y a pas de mal à ne pas dire la vérité sur un objet qu'on ignore. »

« Il est des occasions, ma chère Mathilda, reprit son père, où l'ignorance elle-même est une faute. Le manque de réflexion en est toujours une. Il est de notre devoir de penser avant de par-

ler. Il est de notre devoir de n'induire personne en erreur par notre négligence à nous instruire de la vérité, ou en publiant comme vrai ce qui ne l'est pas, lorsque nous avons lieu de soupçonner que la chose peut être fausse. Vous devez savoir quel est le juge qui regarde comme également coupables, et le menteur, et celui qui se complaît au mensonge. »

—« Mais, monsieur, dit miss Sparkes, si par un mensonge je pouvois sauver la vie d'un homme ou sauver mon pays, le mensonge seroit méritoire, et je me ferois une gloire de tromper. »

—«Ceux, madame, dit M. Stanley, qui, dans la discussion, cherchent à toute force à faire passer leur opinion, ont soin de supposer des cas qui soient possibles à la rigueur, mais qui ne peuvent se présenter que bien rarement, si tant est que jamais ils arrivent; et ce qu'ils en font est pour forcer leur antagoniste à admettre ce qui ne devroit jamais être

permis. C'est là une spéculation de l'orgueil, qui est sans aucun fruit : la puissance infinie de Dieu n'a jamais besoin du secours d'un foible mortel pour aplanir une difficulté ; s'il trouve bon de conserver la vie ou de sauver le pays dont il s'agit, il ne sera pas réduit à de pareils expédiens. La Toute-Puissance se suffit à elle-même, et sait accomplir ses desseins sans mettre en danger une âme immortelle. »

Miss Sparkes prit congé bientôt après, « Afin, dit-elle, d'aller à l'écurie consulter le palfrenier. » M. Stanley exigea qu'on fît avancer son phaéton, vers lequel nous l'accompagnâmes tous. Il lui demanda lequel étoit le cheval boiteux. Au lieu de répondre elle fut droit à l'animal, et, après l'avoir caressé de la main en accompagnant l'action de quelques mots techniques en maquignonnage, elle leva hardiment un de ses pieds de derrière, qu'elle examina attentivement ; et continuant à se tenir dans une attitude dan-

gereuse suivant les femmes qui en étoient témoins, et dégoûtante suivant moi, elle parcourut avec le palfrenier tous les termes de l'art vétérinaire : et miss Stanley venant à témoigner quelque crainte sur le danger de l'attitude, et quelque répugnance sur cette manière masculine, elle fit un éclat de rire ; et, lui frappant sur l'épaule, lui demanda s'il ne valoit pas mieux connoître la nature et les maladies d'un si noble animal, que de perdre son temps à étudier la science des confitures avec la femme de charge, ou à enseigner le catéchisme à de petits mendians en guenille ?

Dès qu'elle fut loin, Malthilda, qui, suivant son père, avoit couru de près le danger d'être elle-même un bel esprit, s'écria avec sa vivacité accoutumée : « Eh bien ! papa, malgré tous ses défauts, je trouve miss Sparkes une femme assez agréable. » — « Je conviens qu'elle est amusante, répliqua-t-il ; pour *agréable*, je n'en conviens pas. Entre ces deux

qualités-là, ma chère Mathilda, il y a une grande différence. Pour un esprit juste, rien n'est agréable de ce qui est incorrect. Les convenances sont si indispensables pour plaire, que si une femme se permet le plus léger sacrifice en fait de véracité, de religion, de modestie, de candeur, ou de ce qui est dû à la décence de son sexe, elle pourra briller, elle pourra faire quelque sensation, elle pourra être amusante; mais, correctement parlant, elle ne sera pas agréable. Miss Sparkes, je suis fâché de le dire, fait quelquefois de ces sortes de sacrifices à un point inquiétant pour ses amis, mais non pas au point d'étonner ses propres principes : pour tout au monde elle ne diroit pas un mensonge assommant; elle n'invente même pas, mais elle embellit, elle augmente, elle exagère, elle décolore. Il n'y a dans sa grammaire morale, ni positif, ni comparatif: chez elle le rose est écarlate; l'explosion d'un pétard est pour elle celle d'un canon; une

ondée est un orage ; une personne d'un revenu modique est à la mendicité; une personne dans l'aisance est un Crésus; une fille n'est-elle pas faite à peindre, c'est la difformité en personne; est-elle passable, c'est une Vénus de l'ancienne Grèce ; ses favoris sont des anges, ses ennemis des démons. Elle voudroit passer pour très-pieuse, et j'espère qu'un jour elle pourra le devenir ; cependant elle traite parfois très-cavalièrement des choses sérieuses, et, sans vouloir être la première à mettre en avant une expression répréhensible, elle ne se fait pas scrupule de répéter gaîment des propos profanes qui appartiennent à d'autres. Elle possède en outre le talent dangereux d'exciter des idées condamnables, sans se servir de mots qui le soient; une indécence grossière la révolteroit, mais elle côtoie souvent le manque de délicatesse au point de tenir mistriss Stanley dans l'inquiétude. De plus, son esprit ne calcule pas les convenances; si un

bon mot se présente à son idée, elle vous en fera part, sans égard au moment ou à la circonstance : elle fera le même conte à un évêque et à sa femme de chambre. Si elle dit quelque chose qui soit bien (ce qui lui arrive souvent), il est rare qu'elle le fasse à propos. Elle fait son chemin dans le monde sans se faire des amis; on applaudit à ses bons mots et on les répète : malgré cela je n'ai jamais vu un homme de bon sens qui, tout en se joignant à cette espèce d'applaudissement, ne déclare pas, dès qu'elle est sortie de la chambre, qu'il ne voudroit pas, pour tout au monde, qu'elle fût sa femme ou sa fille. Elle n'aime pas à converser avec des personnes de son sexe, et ne se doute pas que le nôtre est peu reconnoissant de la préférence dont elle l'honore.

» Elle est, continua M. Stanley, charitable de sa bourse, mais non de sa langue ; elle soulage ses pauvres voisins, et s'en dédommage en médisant des ri-

ches. Elle a néanmoins plusieurs bonnes qualités; elle est généreuse et compatissante : et je n'aurois garde de parler aussi librement d'une femme que je reçois chez moi, si ce n'étoit que Mathilda, qui vient de l'admirer, pourroit conclure de mon silence que je ne vois rien à condamner en miss Sparkes; et pourroit imiter ses défauts, dans l'idée que le talent d'amuser rectifie tout. »

CHAPITRE XXXII.

« Bonne nouvelle ! Charles, s'écria sir John, en revenant le lendemain d'une course à cheval dans le voisinage, bonne nouvelle ! voilà les demoiselles Flam converties. Elles ont mis des fichus, elles ont été à l'église dimanche dernier, le matin et l'après-midi. On a envoyé chercher les sermons de Blair, et c'est *vous*, mon ami, qui êtes le réformateur. » Cette apostrophe divertissante fit souvenir M. Stanley que nous avions négligé de rendre visite à M. Flam et à ses filles; et l'on convint de réparer cet oubli ce jour même.

« Ne manquez pas d'observer, dit sir John, que ces jeunes personnes vont jouer de nouveaux rôles. Tant qu'elles ont cru que Charles étoit un des merveilleux du jour, on a joué la coquette à la mode, et cela n'a pas réussi. Actuel-

lement qu'elles commencent à voir en lui un être qui tient du sylvain et de l'ermite, elles vont, à leur tour, nous faire voir en elles quelque chose qui tiendra de la nymphe et de la nonne. Je ne serois pas surpris si la cadette, miss Bell, qui, si récemment, ne voyoit de bon que la mode et la mode outrée, paroissoit aujourd'hui métamorphosée en bergère assise auprès d'un ruisseau. »

Sans vouloir attribuer ce changement aux raisons de sir John, il faut convenir que nous trouvâmes miss Bell Flam complétement métamorphosée. Le rôle de nymphe d'Arcadie, celui de liseuse, celle qui ne rêvoit que retraite, l'admiratrice sentimentale de la vie domestique, l'ennemie de la dissipation; tous ces rôles furent joués tour à tour, mais avec des nuances si bien ménagées, que l'ombre de l'une venoit se perdre dans l'autre, sans aucune de ces fortes transitions qu'une moins bonne actrice eût laissé apercevoir; sir John l'encourageoit

avec finesse, mais d'un air sérieux, à soutenir ce nouveau rôle, bien assuré cependant qu'il ne dureroit pas au-delà de notre visite.

A notre retour, nous trouvâmes les demoiselles Stanley dans le jardin. « N'admirez-vous pas, dit sir John, la flexibilité du génie de miss Bell ? Vous n'êtes pas le premier, mon ami, avec lequel on ait essayé avec succès de chanter les délices du bonheur champêtre. Je connois un homme qui se laissa prendre, et même un peu vite, aux déclarations réitérées d'un goût passionné pour la campagne, exprimé par une femme qui ne respiroit que la ville, et à ses transports à l'instant où on parloit d'occupations rurales. Tout ce qu'elle connoissoit de la campagne, venoit d'avoir été quelquefois en partie de plaisir à Richmond, dans les beaux jours d'été ; un grand dîner à l'hôtel du Star et Garter, une compagnie enjouée, un beau temps, un tableau riant, une danse sur

le gazon, un partner à son goût, des cors de chasse sur la rivière; le tout ensemble excitant en elle la sensation du plaisir, elle en avoit conclu qu'elle aimoit la campagne. Mais quand ce qui composoit cet ensemble eut successivement disparu, quand elle eut perdu son brillant partner, quand la danse, les cors de chasse, les soins des hommes, la *fête*, en un mot, quand tout eut cessé, et qu'elle se trouva seule avec ses livres, sa demeure silencieuse, ses occupations domestiques et la société monotone de son mari; le rêve pastoral s'évanouit, elle découvrit (ou plutôt ce fut lui qui en fit la découverte, mais trop tard) que non-seulement la campagne n'avoit nuls charmes, mais qu'elle étoit au contraire pour elle le théâtre d'un ennui perpétuel et d'un vide alarmant. Elle soupiroit après le plaisir qui n'étoit plus, et lui, après le bonheur qu'il avoit perdu. Des penchans opposés amenèrent des intérêts opposés. La différence des goûts n'eût

cependant pas amené une désunion complète, s'il y eût eu chez madame un degré d'attachement suffisant pour faire naître en elle le désir d'un compromis, ou si un fonds de bons principes lui eût fait sentir la nécessité de certains sacrifices que le sentiment du devoir, à défaut d'affection, eût rendu faciles, si on lui avoit enseigné de bonne heure à gouverner ses passions.»

Miss Stanley dit, en souriant, qu'elle espéroit que sir John avoit un peu chargé le tableau. Il s'en défendit, déclarant qu'il l'avoit tracé d'après nature, et que sa longue expérience le mettroit à même de nous présenter toute une galerie de portraits pareils. Il nous quitta bientôt, et je continuai ma promenade avec les deux demoiselles Stanley.

Plus je m'entretenois avec Lucilla, plus je voyois que tout ce qui annonçoit en elle la bonne éducation, portoit en même temps l'empreinte d'une véritable humilité. Nous continuâmes à nous en-

tretenir du goût des demoiselles Flam pour la dissipation; ce qui me conduisit tout naturellement à louer le choix des amusemens et des occupations de miss Stanley, si différens de ceux de tant de personnes de son âge. Elle me dit, avec une modestie pleine de grâces : « Rien ne m'humilie autant que les louanges : car, lorsque je compare ce qu'on me dit avec la connoissance que j'ai de moi, je trouve que mon portrait, peint par une indulgente amitié, est si peu ressemblant à l'original, tel que je le porte dans mon cœur, que je suis plutôt affligée du manque de ressemblance, que bien aise de voir qu'un autre ne l'ait pas découvert, et je serois alors presque tentée de m'accuser d'imposture. Si je contredis cette opinion favorable, je crains d'être taxée d'affectation, et si j'y souscris par mon silence, je sens que je contribue à l'espèce de supercherie qui me fait passer pour ce que je ne suis pas. » Cette manière ingénue de se refuser à la louange,

ne fit qu'accroître mon estime pour elle, d'autant plus que cet humble refus de s'y prêter, ne pouvoit provenir que d'un principe intérieur de vraie piété, et de ce sentiment de dévotion qui forme une partie si précieuse de son caractère.

« Que le cœur humain, dit-elle, est peu connu, excepté de celui qui l'a fait! tandis que notre semblable admire notre dévotion apparente, celui qui paroît en être l'objet, connoît les distractions de ce cœur, qui a l'air de s'élever à lui. Il le voit errer dans le vague, s'occupant de tout autre objet que de lui, et se laissant distraire par des bagatelles, qui non-seulement déshonoreroient un chrétien, mais dont un enfant rougiroit. Quant à mes *vertus* (si tant est que j'ose me servir de cette expression), elles perdent quelquefois de leur caractère en ne se tenant pas à leur place; elles deviennent des péchés, en empiétant sur des devoirs supérieurs. Si je m'occupe d'un acte de dévotion, quelque plan vague de charité viendra

distraire mon attention, et entre les efforts que je fais pour chasser l'un et pour m'attacher à l'autre, je me relève mécontente et sans fruit, mettant mon espérance, non dans le devoir dont je viens de m'acquitter, mais dans la miséricorde que je viens d'offenser. »

Je l'assurai, dans la plus exacte vérité, et avec toute la sincérité de mon attachement, que cet aveu ne servoit qu'à me donner une plus haute opinion du degré de piété qu'elle paroissoit méconnoître en elle, et que, dans ma façon de penser, un sentiment d'imperfection si profond, un aperçu si prompt de sa plus légère déviation, et une attention aussi soutenue pour l'éviter, étoient les symptômes distinctifs du véritable esprit d'humilité. J'ajoutai que, ceux qui étoient ainsi sur leurs gardes contre des erreurs légères, ne couroient que peu de risque d'en commettre de graves.

Elle répliqua, en souriant, qu'elle n'en voudroit pas tant à la vanité, pourvu

qu'elle voulût se contenter de rester à sa place au rang des vices; mais qu'elle trouvoit mauvais qu'elle vînt se mêler à nos vertus, et par-là nous priver de leur récompense.

« Il est vrai, lui dis-je, que la vanité diffère des autres vices, en ce que chaque vice est pour l'ordinaire simplement le contraire de la vertu opposée, tandis qu la vanité a une sorte d'*ubiquité*, et qu'elle est sans cesse aux aguets pour s'introduire partout, et affoiblir toutes les vertus qu'elle ne peut détruire. Je croirois que la vanité est la harpie des anciens poëtes, qui infectoit tout ce qu'elle touchoit. »

— « Il est si facile de se méconnoître, répliqua miss Stanley, que je vais jusqu'à craindre de trop louer une bonne qualité, de peur qu'après en avoir fait l'éloge, je ne m'en tienne à cette espèce d'hommage, et me dispense de la pratique. Il est très-facile de substituer la louange au devoir même, et nous ne sommes que trop portés à le faire. »

— « Ce qui, répliquai-je, distingue le plus clairement l'*humilité* (qui a son principe dans l'amour de Dieu) de son simulacre (*la politesse d'usage*), c'est que, tandis que cette dernière flatte, afin d'extorquer au-delà de sa juste rétribution, l'humilité, semblable au principe divin qui en est la source, ne demande pas même ce qui lui est dû. »

Je fis quelques autres observations, auxquelles elle répondit, avec une modestie infinie : « Je me suis laissée aller à en dire trop, monsieur ; cela servira, je l'espère, à vous empêcher d'avoir de moi une meilleure opinion que je ne mérite. En général, je trouve qu'il est sage d'être un peu réservée sur la communication de notre manière de voir les choses, et j'en ai fait l'expérience à mes dépens. Je déplorois un jour auprès de certaine dame le défaut dont je viens de parler, en observant combien il étoit difficile de maintenir en soi la droiture du cœur. Elle comprit si peu la nature

de cette corruption intérieure, qu'elle dit ensuite confidemment à deux ou trois de ses amies, qu'elles se trompoient toutes très-fort sur le compte de miss Stanley : car, malgré la haute opinion que le monde avoit d'elle, elle lui avoit avoué en secret qu'elle étoit une grande pécheresse. »

Je ne pus m'empêcher de répéter, malgré sa défense, que j'avois été frappé de plusieurs exemples de son indifférence pour le monde et pour ses plaisirs. « Savez-vous, me dit-elle en souriant, que vous êtes plus mon ennemi que la *dame dont je vous parlois* ; elle s'est contentée de révoquer en doute mes principes ; mais *vous*, vous les corrompez. Notre goût pour le monde tient moins aux *localités* ou aux *personnes* qu'à notre disposition naturelle ; il est possible d'être religieux à la cour, et mondain dans un cloître. Je trouve qu'on peut se laisser trop préoccuper par des objets inférieurs, tels, par exemple, que des petits intérêts de fa-

mille. L'esprit peut se laisser détourner d'objets dignes de notre attention, et absorber par des choses trop frivoles pour mériter d'être nommées, tout comme il peut l'être par des objets en apparence plus blâmables. Par exemple, la campagne est certainement favorable au recueillement; mais il seroit dur pour les millions d'individus dont le sort est de vivre dans les villes, que cet avantage appartînt exclusivement à la campagne. Nous ne devons même pas mettre plus de prix qu'il ne faut à une situation purement accidentelle; et je ne sais si l'attrait qui y est attaché, ne cache pas quelque danger; le plaisir qui se présente sous une forme raisonnable, a de quoi séduire, en ce qu'il nous persuade que nous pratiquons *un devoir*, tandis que nous ne faisons, dans le vrai, que satisfaire notre goût. »

— « Mais ne pensez-vous pas, dis-je, que ce goût même puisse être louable? N'est-il pas possible qu'une suite d'ac-

tions formées par degrés en bonne habitude, fassent naître une façon de penser si saine, qu'il devienne difficile de distinguer entre notre devoir et notre inclination? Nous en avons des exemples qui ne sont pas susceptibles de doute. »

Je lui fis remarquer ensuite que, malgré tous les charmes de la campagne pendant une grande partie de l'année, il y avoit cependant certains mois d'hiver où je craindrois qu'elle ne fût triste, sans l'être au point qui avoit tant effrayé la dame de Richmond.

Elle me répondit avec un sourire qui sembloit plaindre mon manque de goût : « Je vois que vous n'avez pas le goût des plantes; pour moi, ajouta-t-elle, l'hiver a des charmes qui lui sont propres. Si je ne répugnois à la légèreté habituelle avec laquelle on fait intervenir la Providence sur des sujets trop peu importans, je dirois qu'elle semble récompenser ceux qui aiment assez la campagne pour y vivre toute l'année, en faisant de l'hi-

ver la saison du travail pour les opérations des jardins. S'il m'arrive d'être en ville pour quelques jours, chaque rayon de soleil, chaque ondée de pluie, chaque zéphyr me semblent perdus, parce que je ne vois pas leur effet sur mes plantes. »

— « Mais au moins, dis-je, convenez que l'hiver suspend la jouissance. Il y a peu de plaisir à contempler la végétation dans son état d'inaction. »

— « Le plaisir est dans les préparatifs, répliqua-t-elle ; quand tout paroît arrêté et inanimé à de phlegmatiques spectateurs, c'est alors que se fait tout le travail occulte. La nature prépare ses trésors souterrains, et l'art facilite l'opération. Quand les fleurs de l'été viennent réjouir ceux qui ne sont qu'*amateurs*, c'est alors que nous autres, gens du métier, ajouta-t-elle en souriant, n'avons réellement rien à faire; c'est alors que les opérations secrètes de l'hiver se manifestent, et que le tableau de la nature se remplit. Le grand artiste en a achevé le

coloris, et pour lors, nous autres foibles agens, nous posons nos instrumens, et nous jouissons de notre repos dans la contemplation de ses œuvres. »

Je ne l'avois jamais vue si communicative ; mais ma satisfaction, trop visible sans doute, loin de l'engager plus avant, la mit sur la réserve ; Mathilda, qui avoit été fort occupée à élaguer le luxe d'une azalia jaune, se tourna vers moi, disant : « Mais ce n'est que pendant le mois de décembre que nos travaux sont suspendus, et à cette époque nous avons tant d'objets d'amusement, que nous n'avons pas besoin d'occupations ; tant de jouissances et de variété dans la maison, que ce mois, redouté de tant monde, devient pour nous le mois le plus joyeux de l'année. » En disant ces mots, elle appela Lucilla pour lui aider à lier la branche d'un oranger que le vent avoit cassée. J'allois lui offrir mes services ; mais mistriss Stanley nous joignit avant qu'elle pût répondre à la

question que je lui fis au sujet de ces récréations de la semaine de Noël. Un étranger qui auroit observé mon attention à suivre mistriss Stanley dans ses promenades, auroit pu croire que c'étoit la mère, et non la fille, qui étoit l'objet de mes soins; c'est qu'avec mistriss Stanley je pouvois toujours parler de Lucilla, au lieu qu'avec celle-ci je n'osois le faire que rarement.

Cette tendre mère et moi nous regardions avec délices ces aimables jardinières. Sur ce que j'admirois leur activité dans ces amusemens innocens, leur goût pour la retraite, et leur préférence pour ses plaisirs, mistriss Stanley me dit: « Oui, Lucilla est à moitié nonne, c'est-à-dire, qu'elle aime la règle, mais non pas les vœux. Pauvre enfant! Sa conscience est si délicate, qu'elle a pour l'ordinaire plus besoin d'être encouragée que retenue. Dans le temps où elle formoit ce bosquet, elle sentit qu'il l'absorboit si complétement, qu'elle vint

me trouver un jour pour me dire que ses occupations au jardin avoient pour elle un tel charme, que des heures entières s'y passoient imperceptiblement, et qu'elle commençoit à être inquiète de ce que tous ses autres soins et ses devoirs sembloient être négligés tandis qu'elle arrangeoit des couches d'œillets ou des touffes d'anémones; car, lors même qu'elle s'en arrachoit pour retourner à ses occupations, ses fleurs la poursuivoient, et la culture de son esprit cédoit à la culture de ses fleurs.

« J'ai bien peur, me dit-elle, d'être obligée d'y renoncer. » C'est ce que je ne voulus pas permettre. Je ne voulus pas souffrir qu'elle se refusât un plaisir aussi innocent. Elle conçut alors l'idée de fixer ses heures, et de suspendre sa montre dans l'orangerie, afin de s'astreindre aux limites qu'elle se prescriroit. Elle observe si scrupuleusement cette règle, que, lorsque la mesure du temps est expirée, elle s'impose la loi

de tout quitter, même au milieu de l'opération la plus attrayante. Elle obtient par-là un triple avantage : elle économise son temps, elle pratique le renoncement à soi-même, et de plus, l'intérêt à la chose, qui languiroit par trop de continuité, se tient en haleine. » Je lui dis que j'avois en effet aperçu la montre suspendue à un citronnier le jour de mon arrivée, mais que j'étois bien éloigné d'y attacher une intention morale.— «Depuis lors, répondit-elle, elle ne l'y a jamais laissée, crainte de donner lieu à des questions.» Après m'avoir donné ces détails, mistriss Stanley me laissa à mes méditations.

Il est sagement ordonné que tous les plaisirs de ce monde soient mélangés. Depuis que j'étois à Stanley-Grove, je n'avois goûté nul plaisir, je n'avois observé dans Lucilla nulle grâce nouvelle, je n'avois ouï citer aucune de ses excellentes qualités sans soupirer de ce que mes bien-aimés parens ne pouvoient pas

partager mon bonheur. « Combien sa délicatesse les charmeroit ! me disois-je. Combien ils goûteroient sa piété ! Combien ils aimeroient sa douceur ! Combien ils admireroient son humilité et son aptitude en tout ! Oh ! qu'ils sont insensibles, les enfans qui, par un choix blâmable, abrégent le bonheur des parens qu'ils possèdent, tandis qu'une grande partie de ma consolation naît de la certitude que ceux que j'ai perdus se réjouiroient du mien ! Du séjour même de leur béatitude, mon cœur reconnoissant croit les entendre dire : « C'est là celle que nous eussions choisie pour toi. C'est là celle avec qui nous nous réjouirons comme toi pendant toute l'éternité ! » Cependant, dans mon inconséquence, tout charmé que j'étois de voir une personne si jeune et si aimable exiger si peu pour être heureuse, et quoique ravi de cette simplicité de goût qui, dans ses amusemens comme dans ses occupations domestiques, la rendoit si intéressante,

je n'en désirois pas moins de savoir quels pouvoient être ces amusemens de la semaine de Noël dont on n'avoit parlé qu'en passant. Il falloit qu'ils fussent bien attrayans pour faire oublier à ces jeunes filles, non-seulement l'orangerie, mais Londres même. Je n'avois pas lieu de craindre à la vérité de trouver à Stanley-Grove des passe-temps vains et frivoles; mais je soupçonnois qu'il pouvoit y être question de quelque fête bruyante; en contraste avec la teneur ordinaire de leur vie et avec leurs récréations d'usage; et, je l'avouerai, la règle favorite de ma mère, *celle d'être conséquent en tout*, venoit, malgré moi, se présenter à mon esprit, tout en tâchant de repousser l'idée d'une déviation de cette règle, comme étant injuste et inapplicable à la famille Stanley.

J'eus bientôt après l'explication de ce mystère apparent: car ayant accidentellement félicité la femme de charge sur la grande provision de vêtemens

d'hiver dont se remplissoient (disoit-on) les tiroirs destinés aux besoins des pauvres, et lui ayant en même temps témoigné la difficulté, suivant moi, de trouver l'emploi de tant de choses, vu les bornes de la paroisse, elle me dit : « Ah! monsieur, si vous étiez ici à la Noël, vous verriez bien vite disparoître ces grands amas. » Elle m'apprit que la saison rigoureuse étoit adoucie à Stanley-Grove par les secours donnés aux pauvres de toutes les classes et de tous les âges. « C'est bien alors, monsieur, que vous devriez voir nos brasiers et l'abondance de nos provisions! Entre la broche, le four et la marmite, toute la maison est en mouvement. A ces époques, les tiroirs et les rayons du magasin de provisions se vident complétement. C'est une chose délicieuse que de voir nos jeunes demoiselles attacher aux vieilles femmes des manteaux bien chauds, ajuster leurs bonnets et leurs tabliers, et envoyer des couvertures aux infirmes, qui

ne peuvent pas venir les chercher eux-mêmes. Il n'y a pas jusques aux plus jeunes, qui ne s'asseoient à terre pour aider aux pauvres filles à essayer leurs souliers. Cette petite miss Célia!.. Elle a tant de soin de les bien ajuster sans leur faire mal ! La dernière fois, n'en trouvant pas une paire à la mesure d'une pauvre petite fille de cinq ans, elle défit tout doucement les siens, et les mit aux pieds de l'enfant : ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'on s'aperçut qu'elle-même étoit sans souliers. Aux fêtes de Noël, nous sommes tous en l'air, monsieur ; le salon, le vestibule et la cuisine sont dans un mouvement général ; les livres, les occupations, la promenade, les travaux du jardin, tout est suspendu pendant cet heureux période. »

Ah ! combien je rougis alors et de moi, et de mes soupçons ! Et combien j'aimai les êtres charmans qui trouvoient dans la pratique de pareils devoirs, la compensation des plaisirs de la capitale. « A

coup sûr, me dis-je à moi-même, c'est ce que ma mère appelleroit l'*accord parfait* : car c'est ici que les récréations d'une famille pieuse sont à l'unisson de ses occupations et de ses devoirs. » Mon cœur ne se sentit jamais plus à l'aise ; je respirois librement en me félicitant d'avoir enfin découvert de jeunes personnes, capables de passer l'hiver à la campagne, non-seulement sans répugnance, mais par préférence et par goût.

Je sais bien que, si je rendois compte ici de mes conversations avec Lucilla, je m'exposerois au ridicule de ceux à qui de pareils détails paroîtroient insipides. J'observerai cependant que je n'avois pas encore déclaré mon attachement; je m'étois fait un devoir de ne pas trahir l'engagement que j'avois pris à cet égard avec M. Stanley. Je n'en étois pas aux déclarations; mais j'étudiois le caractère de celle dont alloit dépendre le bonheur de ma vie. J'étois déterminé à n'exprimer mon attachement par aucune dé-

marche positive. Je bornois l'expression de mes sentimens à cette suite de petites attentions imperceptibles, qu'un juge très-exact du cœur humain a décidé être le moyen le plus sûr de plaire à un esprit délicat. Je jouissois, en attendant, du bonheur inexprimable de remarquer entre elle et moi une conformité d'opinions et de goûts. Un accord si vrai m'enchantoit d'autant plus que j'avois toujours regardé la conformité des goûts comme étant presque aussi nécessaire au bonheur conjugal, que la conformité des principes.

CHAPITRE XXXIII.

M. Stanley souhaitoit de me voir cultiver la liaison du jeune chevalier Aston. — « Sir George, me dit-il, n'a pas tout-à-fait vingt ans; comme vous avez quelques années de plus que lui, il se trouvera honoré de votre amitié: je suis sûr qu'elle lui sera très-utile. » Au bout de quelques jours je retournai donc à Aston-Hall, où j'eus le plaisir de voir lady Aston se montrer dans l'intérieur de sa famille sous un jour beaucoup plus avantageux qu'elle ne l'avoit encore fait. Elle a de l'intelligence et beaucoup de ferveur en amitié. M. Stanley lui avoit fait de moi un portrait trop favorable, et elle me traita avec autant de familiarité que si j'eusse été son fils.

Ses filles, encouragées par la fermeté de caractère de leur frère, sembloient

être redevables à sa présence de leur bonheur et de leur relief; de son côté l'aimable baronnet me gagnoit le cœur par ses manières engageantes, et s'assuroit de mon estime par son bon sens, par ses connoissances, et par tous les dehors qui annoncent la bonne éducation.

Cette visite me prouva la vérité d'une observation que j'avois faite plus d'une fois; c'est que les caractères craintifs, que leur timidité naturelle tient sur la réserve dans une société nombreuse, s'ouvrent souvent avec une confiance et une franchise toutes particulières dans un petit cercle d'amis intimes, ou bien à un individu pour lequel ils ont conçu de l'inclination. Des manières réservées ne sont pas toujours, comme on le soupçonne, le résultat d'un cœur froid ou d'un manque d'intelligence; la gaîté n'est pas nécessairement inséparable du sentiment. Dans leur effervescence, des esprits vitaux, qui s'évaporent souvent en simples paroles, passent néanmoins

par leur chaleur et leur activité pour de la sensibilité ; mais le cœur n'en est pas toujours la source. Chez les personnes timides, par contre, le silence, qu'on regarde comme un signe de fierté ou d'indifférence, ou même comme un manque de capacité, est souvent l'effet d'un caractère craintif. L'amitié est comme une température bienfaisante, dans laquelle des cœurs de ce genre s'épanouissent ; ils fleurissent dans l'ombre, et l'affection seule les fait dilater. Un bon observateur découvrira souvent dans ces caractères, des qualités qui ne sont pas toujours alliées avec

The rattling tongue
Of saucy and audacious eloquence (*).

Lorsque des personnes qui se connoissent peu se trouvent ensemble, rien ne contribue si promptement et d'une manière si agréable à mettre de la con-

(*) Avec le langage bruyant de l'audacieuse éloquence.

fiance entre elles, que leur liaison réciproque avec une tierce personne sur le caractère de laquelle toutes les parties sont d'accord; aussi M. Stanley est-il toujours un point d'union entre ses voisins et moi.

Après avoir parlé de différentes choses, lady Aston nous dit qu'elle pouvoit enfin reconnoître la bonté de la Providence dans la dispensation des événemens: car ce qu'elle avoit tant redouté dans un temps, avoit produit pour elle des avantages que, sans ces événemens elle n'auroit jamais connus.

« L'idée de changer de demeure, ajouta-t-elle, et de quitter la terre de sir George en Warwickshire (où j'avois passé les plus heureuses années de ma vie), pour venir habiter celle-ci, étoit pour moi une idée pénible. Lorsque j'eus le malheur de le perdre, je résolus de ne jamais m'éloigner du lieu où il étoit mort. Je m'étois complétement persuadée qu'il étoit de mon devoir de

faire tout ce qu'il étoit en moi pour entretenir ma douleur. Je me fis une loi de passer chaque jour des heures entières à errer autour du lieu de sa sépulture. Ces visites lugubres, dont je remplissois les intervalles par des larmes, par des prières, et par la lecture de bons livres (mais de livres mal choisis), formoient le cercle de ma triste existence. J'avois presque oublié que j'avois d'autres devoirs à remplir, et qu'il me restoit des bienfaits à reconnoître. Tout l'effet que produisoit sur moi la vue de mes enfans, se réduisoit à peu près à me rappeler, par leur ressemblance avec leur père, ce que j'avois perdu. Je ne sentois pas assez combien j'eusse mieux honoré sa mémoire, en élevant ceux qui le représentoient, d'une manière conforme à ce qu'il auroit approuvé s'il eût vécu. Mon cher George, ajouta-t-elle (souriant à son fils à travers ses larmes), fut bien content de me quitter pour le collége; et mes pauvres filles, en perdant la société

de leur frère, perdirent le peu de gaîté que mon genre de vie solitaire leur avoit laissé. Nous tombâmes dans une inaction totale, et notre vie devint aussi triste qu'infructueuse. »

— « Mon excellente mère, dit sir George du ton et de l'air le plus tendres, mon extrême jeunesse et mon étourderie à cette époque sont ma seule excuse pour n'avoir pas senti le prix d'une mère dont l'affliction eût dû m'attacher davantage à sa demeure, au lieu de m'en éloigner. »

— « Ce sont mes torts, et non les vôtres dont je rends compte, mon cher George, reprit lady Aston; peu de mères eussent agi comme moi, peu de fils eussent fait autrement que vous; votre cœur aimant méritoit un retour plus tendre que celui dont un esprit abattu étoit capable. Mais je vous disois, monsieur (s'adressant à moi), que l'événement auquel je dus mon départ pour ce lieu-ci, est non-seulement devenu la

source de ma tranquillité actuelle, ainsi que du bonheur de mes enfans, mais que je dois à cet événement la consolation de porter mes regards, avec une vive espérance, vers le lieu où il n'y a ni péché ni affliction, ni séparation. La pensée de la mort, qui autrefois m'anéantissoit, ne me rend aujourd'hui que sérieuse. Ces mots imposans : *la nuit s'avance*, qui avoient coutume d'éteindre mon activité, la raniment à présent.

» Vous excuserez mes larmes, monsieur, ajouta-t-elle, en les essuyant, elles ne ressemblent pas à celles que je versois autrefois. Celles-ci sont des larmes de reconnoissance, je dirois presque de joie. Dans la famille de Stanley-Grove, la Providence m'a donné des amis, pour lesquels je la bénirai certainement dans l'éternité.

» J'étois depuis long-temps convaincue de l'importance de la religion. J'avois toujours éprouvé l'insuffisance de ce monde pour le bonheur ; mais jamais

je n'avois envisagé la religion sous ce rapport. On ne m'avoit jamais présenté d'équivalent aux plaisirs mondains, dont, à la vérité, je faisois peu de cas ; je fis bien de renoncer à ces amusemens ; mais j'eus tort de négliger mes occupations et mes devoirs.

» Mes foibles lumières, en fait de religion, me la faisoient envisager comme un *principe de crainte* seulement ; elle m'étoit inconnue comme conduisant à l'amour de Dieu, et comme le ressort de nos devoirs pratiques. Je ne la considérois pas non plus comme une source de paix intérieure. La lecture ne m'avoit pas été fort utile : car je n'avois personne pour me diriger dans le choix de mes livres, ni pour m'enseigner à les lire avec intelligence. Je m'acquittois chaque jour de ma tâche de dévotion, mais avec indolence ; et je la finissois, sans éprouver d'autre satisfaction que celle de ne l'avoir pas négligée.

» Mes amis et mes connoissances d'au-

trefois observoient, à la vérité, de la décence et de la régularité dans leur conduite ; mais ils n'avoient adopté de la *religion* que l'extérieur et non le principe. Ils se *soumettoient*, mais c'étoit sans conviction ; ils se conformoient à l'usage reçu, mais ils n'avoient pas la persuasion du cœur. Jugez par-là combien, dans l'état d'affliction et de mécompte qui avoit rendu mon esprit susceptible d'impressions, je dus être touchée de la conversation et de l'exemple de M. et de Mme Stanley. Je vis qu'en eux la religion n'étoit pas une affaire de forme, mais un principe efficace. Je passai en revue toute leur vie et toute leur conduite. Chez eux, tout ce qui fait la *beauté* du christianisme est mis en action d'une manière uniforme, exemplaire, et qui ne peut provenir que de motifs chrétiens.

» Le changement qui se fit dans mon esprit, ne fut cependant que progressif. L'accord parfait que j'observai entre

leurs sentimens et leurs actions, entre ceux du docteur Barlow et de M. Jackson, fortifièrent et confirmèrent les miens. Cette concordance sur tous les points, me démontra de plus en plus qu'ils tenoient tous la bonne route; la lumière de la religion brilla davantage pour moi, et la voie devint plus facile; elle devint véritablement une lampe à mes pieds : car, en voyant plus distinctement, je marchai avec plus de sûreté. Mes difficultés s'aplanirent peu à peu, et mes doutes disparurent. J'aperçois, il est vrai, à toute heure, de nouveaux sujets d'humilité, mais je n'en vois pas de découragement. »

Lorsque lady Aston eut cessé de parler, sir George dit : « J'ai mille obligations à ma mère; mais je mets en tête celle de m'avoir fait faire connoissance avec M. Stanley. Il a donné à mes opinions, à ma marche, à mes études, une impulsion qui, je l'espère, acquerra chaque jour plus de force. Je vois en

lui mon modèle; heureux si je puis parvenir à l'imiter, au moins jusqu'à un certain point. Avant d'avoir le bonheur de vous connoître, monsieur, je préférois la société du docteur Barlow, et de M. Stanley, à celle de tous les jeunes gens de ma connoissance. »

Après une plus ample conversation, dans laquelle sir George se distingua, miss Aston prit courage, et me demanda si je voulois les accompagner au jardin, désirant, me dit-elle, que je pusse rendre compte à miss Stanley de l'état de prospérité de quelques plantes d'Amérique, qui avoient été élevées sous ses yeux. A dire le vrai, j'attendois depuis quelque temps le moment de mettre le nom de Lucilla sur le tapis; mais je n'en avois pas trouvé un prétexte assez plausible. Elle me fournit l'occasion de lui demander si miss Stanley dirigeoit leur travail du jardin. « Elle dirige toutes nos occupations », me dirent, en rougissant, ces deux filles qui, pour la pre-

mière fois de leur vie, parlèrent à la fois; le sujet allumant dans leurs cœurs un courage que leur timidité même ne put vaincre.

« J'avois cru, Clara, dit sir George, que miss Mathilda Stanley avoit contribué pour sa part à l'arrangement du parterre; elle n'est certainement pas inférieure à sa sœur, en tout ce qui tient à la bonté et au goût. » Son visage s'anima, en disant ce peu de mots, et sa manière de parler avoit une expression que je n'avois pas aperçue jusque-là. Je jetai un coup d'œil sur lady Aston, dont la physionomie marquoit assez la satisfaction que lui causoit l'ardeur avec laquelle son fils parloit de l'aimable Mathilda. Mon imagination rapide me fit devancer un événement, qui probablement unira dans quelques années deux familles si dignes l'une de l'autre. Lady Aston, qui m'honore déjà de sa confiance, confirma ensuite mes soupçons. La grande jeunesse des deux individus, est la seule

cause qui l'empêche de se livrer à l'espoir secret qu'elle nourrit à cet égard avec tant de prédilection.

En faisant le tour des jardins, ce fut une lutte entre les demoiselles Aston, à qui loueroit avec le plus de chaleur leurs amies de Stanley-Grove. Elles déclarèrent, avec reconnoissance, qu'elles devoient à miss Stanley la petite portion de goût, de connoissance et d'amour du bien qu'elles possédoient. C'étoit une chose délicieuse de voir ces jeunes personnes, si réservées en général, s'animer sur un sujet si intéressant. Je fus charmé de les trouver aussi éloignées de toute ombre d'envie sur la supériorité reconnue de leurs amies, et si parfaitement d'accord dans l'éloge d'un mérite si distingué.

Après que j'eus admiré des plantes, dont je leur promis de faire un rapport avantageux, je fus chargé d'un gros et beau bouquet pour Stanley-Grove. Elles me menèrent ensuite vers le plus joli

site des jardins. Pendant que je l'admirois, miss Clara, en rougissant, et en hésitant un peu, me pria de lui donner mon avis sur un petit bâtiment rustique, qu'elle et ses sœurs se proposoient d'élever en honneur des miss Stanley. Elles comptoient le leur dédier, et le nommer le temple de l'amitié. « Mon frère, dit-elle, a la complaisance de nous aider. Tous les matériaux sont prêts, et n'ont besoin que d'être assemblés. »

Elle me remit, en disant cela, une petite esquisse que j'approuvai très-fort; hasardant néanmoins d'indiquer quelques légers changemens, « Afin, dis-je, de m'associer à ce joli projet. » Je fus bien glorieux d'entendre Clara dire que miss Stanley avoit temoigné une haute opinion de mon bon goût en toutes choses. Toutes me prièrent de mettre pied à terre pour quelques instans dans mes promenades à cheval, pour les aider de mes conseils, ajou-

tant, que surtout elles me demandoient le secret pour Stanley-Grove.

Lady Aston dit qu'elle comptoit sur toute notre compagnie, pour dîner à Aston-Hall un jour de la semaine suivante ; ses filles la supplièrent de remettre la partie à la fin de la semaine, ne doutant pas qu'alors leur petit bâtiment ne fût achevé. Sir George me dit ensuite que ses sœurs l'avoient prié de leur donner une inscription pour le frontispice, ou de tâcher d'en obtenir une de moi ; ils m'en pressèrent tous tellement, qu'il me fut impossible de refuser, « *albeit unused to the rhyming mood* (*). » Après avoir un peu délibéré, on fixa le vendredi de la semaine suivante pour le jour du dîner à Aston-Hall, et je fus chargé de l'invitation. Je pris respectueusement congé de l'excellente dame du logis, et affectueusement de ses enfans, avec

(*) Quoique très-novice en poésie.

lesquels ma liaison avoit fait plus de progrès dans les épanchemens de cette douce matinée, qu'elle n'en auroit pu faire au bout de plusieurs visites de cérémonie.

De retour à Stanley-Grove, où j'arrivai peu avant le dîner, je racontai avec un véritable plaisir la manière dont j'avois passé la matinée. Il étoit doux de voir la satisfaction franche et la bonté ingénue avec lesquelles Lucilla m'entendit louer les demoiselles Aston; d'un côté, point de ces petites insinuations en rabais, tendantes à atténuer le mérite de ses amies; et de l'autre, point de ces louanges exagérées, que j'ai vues quelquefois servir de masque à l'envie, ou de piége pour porter l'auditeur à rabaisser ce qui avoit été trop élevé.

Je passai pendant la semaine deux ou trois fois à Aston-Hall, tant pour y voir les progrès des ouvriers, que pour y porter mon inscription, à laquelle je

réussis mieux que je ne l'eusse espéré, Lucilla en étant à la fois le sujet et la muse.

Le vendredi, suivant l'invitation, nous fûmes tous dîner à Aston-Hall. Chemin faisant, M. Stanley témoigna le plaisir qu'il avoit de voir lady Aston convaincue qu'il étoit de son devoir de rendre sa maison agréable à son fils, au point de recevoir avec le plus grand empressement ceux de ses amis qui étoient véritablement disposés à devenir les siens.

Sir George, qui a reçu une très-bonne éducation, fit les honneurs du repas admirablement bien pour un aussi jeune homme, au grand soulagement de son excellente mère, qu'une grande retraite avoit rendue habituellement timide en compagnie, surtout lorsqu'il s'y trouvoit des étrangers.

Ce ne fut pas sans quelque difficulté que les filles de lady Aston empêchèrent leurs jeunes convives de courir tout de suite voir les progrès des plantes améri-

caines ; mais, comme elles croissoient tout auprès du lieu du mystère, on ne leur permit pas d'en approcher avant le moment fixé pour cela.

Après le dîner, lorsque tout le monde fut répandu dans le jardin, lady Aston fut priée par ses filles de conduire sa compagnie vers une allée de verdure qui serpentoit proche du petit temple, mais d'où on ne pouvoit pas l'apercevoir. Tout le monde étant rassemblé à l'endroit indiqué, les deux plus âgées des filles de la maison prirent chacune gravement une des mains de Lucilla. Sir George et moi présentâmes chacun la main à Mathilda, et nous les fîmes monter, dans un profond silence et en grande cérémonie, les marches de gazon qui conduisoient à ce temple simple, mais élégant dans sa simplicité; les lettres initiales de Lucilla et de Mathilda y étoient gravées en chiffres, au-dessus d'une petite fenêtre rustique, au bas de laquelle étoit écrit :

Sacred to friendship(*).

Nous assîmes, dans deux niches préparées à cet effet, ces deux nymphes étonnées, qui paroissoient être vraiment dans l'enchantement. Ces niches étoient surmontées de l'inscription, en grandes lettres romaines. Les filles de lady Aston étoient tellement animées, qu'on auroit pu les prendre pour celles de M. Stanley; et celles-ci à leur tour furent tellement émues d'une marque d'amitié si délicate, qu'elles en avoient les larmes aux yeux et ressembloient à leurs amies. Après avoir lu l'inscription : « Ma chère Clara, dit Lucilla à miss Aston, où avez-vous pu trouver ces beaux vers? Quoique la louange qu'ils contiennent soit trop flatteuse pour être juste, elle est en même temps trop délicate pour ne pas plaire. » — « Nous les avons trouvés, répondit miss Aston avec une vivacité charmante, là où nous trouvons tout ce qu'il y a

(*) Consacré à l'amitié.

de meilleur.... à Stanley-Grove. » Elle s'inclina modestement vers moi.

Que je me sentis fier ! et combien Lucilla rougit ! car tout en tâchant de modifier sa louange, elle ne put la révoquer, et je ne me laissai pas ravir le bonheur dont je venois d'être comblé. Toute la compagnie sembla jouir de son embarras et de ma satisfaction.

J'oubliois de dire qu'en traversant le parc nous avions aperçu une procession de petites filles toutes vêtues de même, qui entroient dans la maison par une allée détournée. Je demandai tout bas à lady Aston ce que cela vouloit dire : « Vous saurez, me répondit-elle, que mes filles adoptent tous les plans des miss Stanley, et entre autres celui de mêler à leurs propres amusemens quelque petite œuvre de charité; de manière qu'en se procurant du plaisir, elles puissent en même temps en faire à autrui. La consécration du temple de l'amitié promet trop de bonheur pour

qu'elle ait lieu sans une association de ce genre, de façon que mes filles donnent aujourd'hui une petite fête où elles distribueront des prix de mérite à l'école de leur village, et à quelques autres jeunes filles recommandables par leur bonne conduite. »

Lorsque nous eûmes pris nos places dans le petit temple, Mathilda, frappant des mains comme en extase, s'écria: «Regardez, Lucilla, l'enchantement ne finit pas! Nous sommes dans un pays de fées. « En jetant les yeux sur l'endroit qui fixoit les siens, nous fûmes agréablement surpris de voir à une petite distance une espèce de tente d'entrepôt pittoresquement fixée auprès d'un vieux chêne, et ingénieusement formée de branches d'arbres en feuilles et fraîchement coupées. Sous ce chêne étoient rangées les filles du village. Nous avançâmes; l'intérieur de la tente étoit tapissé de bonnets, de tabliers, de chapeaux, de mouchoirs et d'autres objets pour habillement de femmes assez

communs, mais propres; sur une table rustique on avoit placé un certain nombre de Bibles, et en outre, des échantillons de plusieurs sortes d'ouvrages à la main, et des produits de quelques petits métiers. Ces divers objets furent examinés par la compagnie. Chaque ouvrière reçut un présent, et il fut décerné en outre des récompenses additionnelles, par les jeunes protectrices, pour les meilleurs échantillons des divers ouvrages présentés, aux meilleures fileuses, aux meilleures tricoteuses, à celles qui travailloient le mieux la paille, et aux meilleures ouvrières en linge.

Ces jeunes filles, déjà grandes, vêtues proprement, et d'un maintien très-décent, formoient le fond du tableau. Il fut déclaré que l'une d'elles, depuis la mort de sa mère, avoit pris tant de soin de ses petits frères et de ses petites sœurs, et avoit tenu le ménage de son père avec tant de prudence, qu'elle lui avoit évité la nécessité d'un second choix hasardeux. Une autre avoit renvoyé de plusieurs

mois un mariage d'inclination, parce qu'elle avoit une grand'mère paralytique qu'elle soignoit jour et nuit, et que rien au monde, pas même l'amour, n'avoit pu l'engager à la quitter. La mort avoit délivré la bonne vieille de ses souffrances, et le mariage étoit fixé au dimanche suivant. Une troisième, depuis plus d'un an, travailloit deux heures par jour au-delà de l'heure prescrite, et appliquoit ses profits à vêtir l'orpheline d'une amie défunte; elle devoit également, le dimanche suivant, accompagner son amant à l'autel; mais, en consentant à l'épouser, elle avoit stipulé qu'il lui seroit permis de continuer à employer ses heures vacantes au profit de la pauvre orpheline.

Toutes les trois avoient été en exemple par leur assiduité au service divin, aussi-bien que dans toute leur conduite. Les protectrices firent présent à chacune de ces filles d'une Bible, et d'un habillement complet, tout uni, mais très-propre.

Tandis qu'on distribuoit tous ces dons, je dis tout bas à sir John qu'un seul des billets qu'on nous sollicitoit de prendre pour le concert de Squallini, meubleroit les chaumières de ces pauvres filles. «Et c'est aussi ce qui arrivera, » dit-il avec transport. Telle petite somme qui suffiroit pour faire le bonheur de deux individus, n'acheteroit pas une superfluité. Que la vanité est dispendieuse! que la charité coûte peu!»

« Est-il possible que ces jeunes filles, si utilement actives, si heureuses, soient les insipides et indolentes filles de lady Aston! » dit tout bas M. Stanley, en nous éloignant des villageoises, pour les laisser en possession tranquille d'un bon souper, préparé sur une longue table, sous le chêne, en dehors de la tente. De retour au temple, nous trouvâmes que ce groupe animé ajoutoit beaucoup d'intérêt au tableau, et, pendant la conversation, nous y attachâmes fréquemment nos regards.

CHAPITRE XXXIV.

La compagnie ne se lassoit pas d'admirer le bâtiment rustique, dont la construction avoit été si prompte qu'elle sembloit être l'effet d'un coup de baguette. Nous fûmes enchantés d'apprendre que, pour prolonger notre petite fête, nous boirions le thé dans le temple.

Pendant le thé, M. Stanley, s'adressant à moi, dit : « J'ai toujours oublié de vous demander, Charles, si le plaisir que vous vous étiez promis des sociétés de Londres, avoit répondu à votre attente. » — « J'y ai trouvé du plaisir et du mécompte, repris-je. Le mouvement continuel qui résulte de l'attente et de l'arrivée des nouvelles, satisfait et excite à la fois l'ardeur pour la nouveauté ; et cette succession d'événemens dont l'un fait oublier l'autre, me représentoit assez bien *le grand poisson qui mange les pe-*

tits. L'abondance intarissable de provisions fraîches donne une importance éphémère *à tout*, et ne donne une importance durable *à rien*. On effleuroit tous les sujets, sans en approfondir aucun : beaucoup de verbiage, mais peu de discussion. Les combattans escarmouchoient comme gens qui conservoient le poli de leurs armes en les tenant sans cesse en activité, et comme gens accoutumés à se battre en retraite, mais qui évitoient la fatigue d'en venir corps à corps. On rejetoit comme insipide ce qui, datant de huit jours, étoit censé déjà vieux, quelque important que cela fût : ce qui étoit tout neuf, par contre, n'importe son insignifiance, étoit considéré comme intéressant. Les événemens de la semaine dernière étoient relégués parmi ceux qui avoient précédé le déluge ; et même la conséquence d'événemens qui continuoient à faire pour nous en province un objet de grand intérêt, sembloit y être totalement oubliée.

Je m'aperçus aussi que les habitans de la capitale avoient un tarif d'appréciation à eux, d'après lequel la connoissance de Londres passoit pour être celle de l'univers. Des habitudes locales, des phrases régnantes, des modes passagères, et la connoissance superficielle des usages, étoient regardées comme la connoissance des hommes. Il s'en suivoit que celui qui ignoroit les propos du jour, et les anecdotes du petit nombre de gens qui passoient pour donner le ton, ignoroit la nature humaine. »

Sir John fut d'avis que j'étois presque trop jeune pour être le panégyriste des temps passés; il convint cependant que l'esprit de la conversation n'étoit pas ce qu'il étoit du temps de mon père, d'après l'opinion duquel mon ardeur naissante avoit pris feu : il ne pensoit pas, à la vérité, que l'intelligence humaine eût diminué; mais elle avoit certainement perdu de sa faculté communicative. On peut en donner plusieurs raisons. A Lon-

dres, l'homme semble prendre chaque jour plus de goût à se rassembler en *troupeau* qu'en société. La foule est aussi peu favorable à la conversation qu'à la réflexion. Il trouve qu'il peut briller en masse avec moins de dépense d'esprit; et quant aux femmes, elles brillent sans aucun frais : elles voient qu'en se mêlant à la cohue, elles coulent leurs jours sans être obligées d'ajouter une seule idée à celles de la masse commune.

« Je ne m'étonne pas, dis-je, que des femmes bornées et nulles aiment à cacher leur insignifiance dans la foule : mêlées à la multitude, leurs défauts échappent à l'œil. Dans leur insipidité, les ignorantes ressemblent assez à une mauvaise comédie; elles sont redevables de leur mince succès à la parure, aux mouvemens de coulisse, à la musique et à l'assemblée. Le bruit et le prestige détournent l'attention des défauts de la pièce. Le spectateur s'amuse, et ne s'informe pas s'il en est redevable à la pièce

ou à ses ornemens. Il a rempli son but, et s'inquiète peu des moyens de succès. Mais une femme sensée, semblable à un beau drame, plaira chez elle sans le secours de ces auxiliaires. Il y a plus: les beautés d'un ouvrage de mérite et les qualités d'une femme distinguée gagneront toujours à un examen plus exact. Mais vous alliez, sir John, assigner d'autres causes à la décadence et à la perte de la conversation. »

—« L'une des causes principales, reprit-il, est la situation des affaires publiques, qui absorbe et concentre tous les esprits dans un seul et vaste objet. Comme tout Anglais est patriote, tout patriote est politique. Il est tout simple que l'objet dont tous les esprits s'occupent soit le propos universel, et qu'il reste peu de place pour tout ce qui lui est étranger. »

—« Cette explication me paroîtroit bonne, dis-je, si j'apprenois que cette même cause absorbante eût éclairci la foule des

endroits publics, ou diminué l'attrait des sources secrètes de dissipation. »

— « J'y ajoute une troisième cause, dit sir John; les belles-lettres ont, jusqu'à un certain point, cédé la place à la philosophie expérimentale. Les admirateurs de la *science* affirment que le siècle dernier étoit le siècle des *mots*, et que celui-ci est le siècle des *choses*. Des connoissances plus substantielles ont, en partie, fait négliger ces études de goût auxquelles vous vous êtes tant attaché. »

— « Je souhaite de tout mon cœur, repris-je, que les nouvelles recherches aboutissent à rendre les hommes plus éclairés. Elles ne les ont certainement pas rendus plus aimables. »

— « On assure, dit M. Stanley, que les études philosophiques en vogue sont d'une utilité religieuse, et qu'elles tendent naturellement à élever le cœur vers le grand Auteur de l'univers. »

— « Je n'ai qu'une chose à opposer à cette assertion, dit sir John, c'est qu'elle

n'est pas vraie : il sembleroit, à la vérité, que ce dût être là leur tendance naturelle; mais *l'expérience*, qui, comme vous le savez, est l'âme de la philosophie, a prononcé le contraire. » Alors il cita quelques exemples tirés des Annales de l'Angleterre, et que je passerai sous silence, tendant à prouver clairement que ce n'en étoit pas une conséquence nécessaire; sans oublier de citer en même temps quelques noms marquans pris sur le beau côté de la feuille. Il nous fit remarquer ensuite les Bailly, les Condorcet, les d'Alembert et les Lalandes, comme des preuves déplorables de l'insuffisance de la science pour nous rendre chrétiens.

« Loin de moi, dit sir John, l'intention de déprécier les recherches philosophiques. Des découvertes modernes sont extrêmement importantes, surtout dans leur application aux objets ordinaires de la vie; mais, lorsqu'ils font l'objet exclusif de l'étude, je ne puis m'em-

pêcher de leur préférer celle des grands auteurs classiques ; de ces connoisseurs exquis de la nature et des mœurs, dont le génie s'imprégnoit si fortement dans la conversation il y a vingt ou trente ans. »

— « Je conviens, dis-je, qu'il peut y avoir plus de substance, mais il y a certainement moins d'intellectuel dans les recherches du jour. La réputation du savoir peut s'obtenir avec une moindre portion de temps et d'intelligence. Le bon marché comparatif de l'acquisition présente la tentation séduisante d'un plus grand degré de réputation avec moins de travail. Il est facile d'arriver, en botanique et en chimie, à des connoissances suffisantes pour se faire un nom dans la société ; tandis qu'une connoissance foncière des historiens, des poëtes et des orateurs de l'antiquité, exige beaucoup de temps et un travail assidu. »

— « Mais, s'écria sir John, les études à la mode prétendroient-elles donner à

l'esprit le même développement, aux sèntimens la même élévation, à la sensibilité la même énergie, à l'intelligence la même étendue, au goût la même pureté, enfin la même grâce et le même feu à l'ensemble de l'homme moral et intellectuel? »

— « Quant à moi, repris-je, loin de dire avec Hamlet, *man delights not me, nor woman either* (*), j'avoue que c'est là mon seul véritable plaisir. L'étude de l'esprit humain est, parmi les études purement humaines, celle de ma prédilection. En ma qualité d'homme, l'homme est la créature dont j'ai à m'occuper; et les nuances de son esprit ont pour moi plus d'intérêt que toutes les nuances possibles de toutes les mousses, de tous les coquillages et de tous les fossiles du monde. Examiner cet être composé dans l'ensemble de ses actions, tel qu'il nous

(*) Ni l'homme ni la femme n'ont le don de me plaire.

est dépeint par ces grands maîtres Tacite et Plutarque; l'observer dans la lutte de ses passions, tel que nous le présentent Euripide et Shakespeare; le contempler dans le radieux de son éloquence, tel que nous le voyons dans les deux orateurs rivaux de la Grèce et de Rome, voilà ce qui est plus selon mon goût que les recherches les plus savantes sur la matière inanimée. » Sir John, admirateur enthousiaste et presque trop exclusif des choses classiques, se déclara vivement pour mon opinion.

« Je partis pour Londres, repris-je, affamé de plaisirs intellectuels: ma mémoire n'étoit pas absolument vide d'objets, suivant moi, dignes d'attention, et qui auroient pu trouver leur place dans la conversation, sans me valoir le reproche de pédantisme. Mais, quoique la plupart de ceux avec qui je causai fussent mes égaux par l'éducation, et mes supérieurs en lumières, j'aperçus en eux peu de disposition à provoquer des sujets sus-

ceptibles de mettre en jeu notre intelligence. J'ignore si ce sont les occupations ou une vie active, et les débats publics, qui absorbent l'esprit, et font que les hommes envisagent la société plutôt comme un lieu de repos que comme une arène propre à lui donner de l'aliment : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils mirent moins du leur dans la masse commune de la conversation que je ne m'y étois attendu, non pas par un manque de matériaux, mais par amour-propre et par paresse, et parce qu'ils réservoient leurs talens et leurs connoissances acquises pour de meilleures occasions. J'éprouvai plus d'une fois que les plus riches en ce genre de possession, en étoient les plus avares. »

— « *Rien de trop*, dit M. Stanley, étoit la maxime favorite d'un auteur que je ne suis pas sujet à citer pour les règles de sa conduite morale. Il n'en est pas moins vrai que l'adoption de cette maxime serviroit de frein salutaire dans le succès

de nos travaux quelconques. Si l'étude des belles-lettres est dépréciée par celui qui n'est que savant, elle est peut-être trop exaltée par celui qui n'est qu'homme de lettres. Elle peut donner du relief à la retraite et de l'éclat en société, mais elle n'est pas la grande affaire de la vie, et n'est pas la source par excellence de la perfection morale. »

— « Voilà qui est bon quant aux hommes, Charles; mais vous ne nous avez pas communiqué vos remarques sur les femmes, d'après vos observations en société. »

— « Quant aux femmes, repris-je, je vous déclare que, parmi celles qui appartiennent à la classe supérieure de leur sexe, j'ai trouvé plus de disposition à provoquer la discussion d'objets de goût et d'esprit, que chez les hommes. Les plus prudentes, néanmoins, sont sur la réserve, crainte de sarcasmes rebutans de la part de certains hommes, qui, non contens de la nullité de leurs propres facul-

tés, tournent en ridicule tout exercice de l'intelligence chez les femmes, même lorsqu'il n'est évidemment l'effet que d'un désir modeste d'instruction, et non d'un désir vaniteux d'humilier quelque rivale. »

— « Charles est toujours le champion des liseuses, dit sir John. » — « Je ne m'en défends pas, repris-je, lorsqu'elles font usage de leurs facultés avec modestie. Mais j'avoue que ce qu'on appelle par dérision *femme instruite*, me paroît infiniment préférable à une femme savante, telle que celle que je rencontrai à une soirée, parlant de fulcrum, de levier, et du statera, qu'elle eut bien soin de nous présenter comme étant la balance romaine, et cela avec tout le sang-froid et l'importance philosophique. »

—« Les hommes savans, dit sir John, sont en général admirables par leur simplicité; mais, chez une femme à grands mots, j'ai rarement trouvé un grain de goût ou de grâces. »

— « J'avoue, répliquai-je, que je préférerois de beaucoup, pour douce compagne, celle qui sauroit juger entre les beautés de Virgile et de Milton, à celle qui seroit sans cesse aux prises avec la chimie, et qui viendroit du laboratoire se mettre à table avec des mains sales. Ce n'est pas que je ne sois admirateur de chimie, mais je parle uniquement des connoissances que l'on désire trouver dans une femme. Car, pour des connoissances, il m'en faut; mais les arts, qui sont d'une si grande valeur pour les manufactures, ne rendroient pas la conversation de ma femme agréable pour moi. Des découvertes utiles à la teinture et à la blancherie, ajouteroient bien peu aux charmes de notre promenade dans les soirées d'été, ou à notre coin du feu en hiver. »

Nos dames, et surtout Lucilla, sourirent de mon énergie. Je sentis qu'il y avoit de l'approbation dans ce sourire; et, quoique j'en eusse peut-être déjà trop

dit, il m'encouragea à continuer. « Je le répète, après la religion, tout ce qui a rapport aux grâces humaines, a le plus d'attrait pour des êtres humains. Pour passer de la conversation à la composition, comment se fait-il que les Jardins de l'abbé Delille, ce poëme si élégamment écrit, inspirent si peu d'intérêt? c'est parce que ses Jardins n'ont point de cultivateurs, point d'êtres mouvans, ni hommes, ni femmes. Qu'est-ce qui donne ce charme puissant à la partie descriptive du Paradis-Perdu ? enchantement qui, je ne crains pas de le dire, surpasse tous les charmans et magnifiques tableaux qui en font l'ornement. Le jardin d'Éden même, avec tous ses paysages exquis, plairoit bien moins, s'il ne présentoit que des beautés inanimées : ce sont les propriétaires, ce sont les habitans, c'est le bétail de ce jardin, qui s'empare de vos affections et de votre cœur. Les jardins, même du paradis, seroient tristes sans les jardiniers : c'est

l'excellence mentale, c'est la beauté morale qui en achèvent le charme. Là où il y a absence de ces matériaux, la description poëtique peut se lire avec plaisir; mais l'intérêt qu'elle excite est sans chaleur. On l'admire, mais on la cite rarement. Elle ne laisse dans l'esprit aucune idée précise : si elle est générale, elle est indistincte ; si elle est détaillée, elle ennuie. »

—Il faut convenir, dit sir John, qu'il y a des poëtes disposés à oublier que la plus belle représentation de la nature, proprement dite, n'est que le local et non l'objet. C'est la toile sans le portrait. Il nous plut, il y a quelque temps, une telle abondance de ces magnifiques paysages, de cette brillante botanique versifiée, tant de fleurs amoureuses et de végétaux faisant leur cour, tant de plantes mariées, tant de racines transformées en nymphes et habitant des palais d'émeraude, que, de manière ou d'autre, la vérité, la probabilité, la na-

ture et l'homme disparurent du tableau, quoique tracé par la main du génie. »

— « Dans les Jardins anglais de Mason, repris-je, les préceptes d'Alcander eussent été froids, s'ils n'eussent été personnifiés. L'introduction de personnages donne une tournure de drame à ce qui seroit sans cela froidement didactique. Thomson enrichit çà et là son paysage de figures dessinées avec plus d'exactitude que de chaleur, avec plus de naturel que de vie ; mais il le relève toujours par des allusions morales et des rapports religieux. Les tableaux de Cowper sont partout animés par des esquisses de caractère, égayés par des portraits vivans, et par la représentation des passions et des habitudes humaines. Ses descriptions les plus finies doivent leur coloris brillant à leur rapprochement moral. La loyauté, la liberté, le patriotisme, la charité, la piété, la bienveillance, les mouvemens d'une sensibilité exaltée, les penchans divers dans leur accroissement, les pas-

sions qui ennoblissent l'homme, on voit tout éclore de sa force descriptive. Sous son pinceau, la matière se spiritualise; son bosquet, sa forêt, son parterre, tous produisent

» *Fruits worthy of Paradise* (*),

et mènent à l'immortalité. »

En reprenant le fil de la conversation, M. Stanley dit qu'il étoit amusant pour lui de voir l'effet qu'une première entrée dans le monde produit sur un esprit formé par la lecture, mais auquel les hommes sont pour ainsi dire étrangers.

« Je crois, dit sir John, qu'un commerce outré et l'opulence excessive, qui en est la suite, tout en favorisant la splendeur des arts et l'industrie mécanique, ont dégradé le goût et affoibli les facultés mentales; le luxe y trouve son utilité, mais la partie intellectuelle en souffre: le commerce a ajouté à l'éclat

(*) Des fruits dignes du Paradis.

de nos demeures, et terni celui de leurs habitans ; il a perfectionné nos miroirs, nos lustres, notre dorure, notre marqueterie et notre sculpture; mais il a engourdi l'imagination et énervé notre force intellectuelle. »

— « Sous un certain point de vue, dit M. Stanley en souriant, le luxe a favorisé la littérature ; la grande perfection de notre imprimerie, du papier, de la gravure, des estampes, de la reliure, ont excité le luxe, ou les gens riches, à de plus grands achats de livres ; mais, d'un autre côté, la dissipation croissante qui engloutit le temps a diminué le nombre des lecteurs. Là où les livres ne sont pas appréciés comme un moyen d'instruction, ils sont devenus un accessoire indispensable au bon ton. Mais je suis d'avis que nos poëtes indigènes nous étoient plus familiers dans leur vêtement simple et primitif, que depuis qu'ils ont été revêtus de la magnifique reliure qui décore nos bibliothéques.

» Depuis quelque temps, continua M. Stanley, il est une certaine classe d'écrivains chez lesquels la poésie a trop dégénéré en satire personnelle, en persiflage et en caricature; tandis que, chez d'autres auteurs, elle a mis en évidence les écarts du génie sans son inspiration, l'extravagance des idées sans le frein du jugement, et le caprice de l'imagination sans les limites du goût: l'image est boursoufflée, et la versification languissante. On nous a donné du pléonasme sans abondance, et de l'aisance sans vigueur; on a pris la superfluité pour de la plénitude, la négligence pour de l'aisance, et la grimace pour de l'énergie. Le désir exagéré du naturel a rendu le poëte foible, et la fureur d'être simple l'a quelquefois conduit à la niaiserie; la sensibilité y sent le malaise, et l'élévation de sentiment y tient du vertige. »

— « On peut, jusqu'à un certain point, en attribuer la faute à Cowper, dit sir John, ce grand maître en mélodie. Un

modèle de cette espèce appeloit tout naturellement une foule d'imitateurs. Quoiqu'il ne leur soit pas possible d'atteindre à ses perfections, il est facile de s'élever jusqu'à ses fautes. La ressemblance entre le maître et le disciple se trouvera essentiellement dans ses défauts. L'imitateur servile d'un écrivain facile devient plat; celui d'un écrivain sublime devient absurde. De tous les charmes de Cowper, son aisance paroît la plus facile à imiter; mais l'aisance outrée se change en insipidité : ses négligences accidentelles sont régulièrement adoptées par ses disciples. Dans Cowper, on peut quelquefois trouver de la négligence dans le vers, mais le vers même est soutenu par la vigueur du sentiment. L'imitateur oublie que sa force gît dans la pensée; que son esprit élastique se soutient sans cesse; que son figuratif, quoique amplifié, n'est jamais difforme; que l'image, quoique hardie, n'est jamais déplacée, et que ses rappro-

chemens, quoique d'un genre nouveau, sont toujours justes.

» Le mal, cependant, continua sir John, semble être sur son déclin. Le vrai génie qui se trouve dans plusieurs individus de cette école bizarre, finira, je pense, par leur faire élaguer leurs superfluités, et corriger les essais hasardés de leur jeunesse : leur bon sens leur démontrera que la route la plus sûre de la renommée est celle où leurs illustres prédécesseurs, dans la même carrière, ont laissé des traces lumineuses; ils verront qu'il n'est pas toujours avantageux de dévier des anciennes voies; que celui qui veut aller au-delà de la nature, restera infailliblement au-dessous; que le vrai, en fait de goût, est aussi clair qu'en morale, et aussi certain qu'en mathématiques : et j'entrevois le retour de la véritable poésie et du bon goût. »

— « Quoique je n'aie déjà que trop causé, repris-je, je ne saurois terminer cette conversation sans remarquer qu'il est

surtout un sujet qu'on sembloit sans cesse éviter comme d'un consentement unanime, comme s'il eût été proscrit par arrêt d'autorité souveraine, et comme si quelque peine afflictive, ou tout au moins la honte et le déshonneur eussent été attachés à la conviction du délit : ce sujet, c'est la religion. »

— « Vous ne comptez pas, sans doute, mon ami, dit sir John, convertir en école théologique une assemblée destinée à la conversation, ni des sociétés familières en clubs discutans. »

— « Il s'en faut bien, repris-je ; je ne souhaite pas non plus que le beau monde répète ses articles de foi en buvant le thé ou le café, ni qu'on prenne à table les momens d'intervalle entre le découper et le manger, pour mettre sur le tapis des dogmes ou des questions de controverse ; je ne souhaite pas ériger en arène théologique des repas de société, qui ont pour but un délassement innocent : mais je voudrois, puisqu'on aime tant à vivre

ensemble, que, sur la multitude de sujets qu'on traite en conversation, si quelque maladroit mettoit par hasard en avant une pensée sérieuse, on voulût bien tout bonnement en admettre l'importance. Je souhaiterois voir de la disposition à suivre cette idée, au lieu de ce silence glaçant, qui oblige le pauvre malheureux à se renfermer en lui-même, comme s'il lui étoit échappé quelques propos ou dangereux à l'état, ou ennemi de la gaîté générale, ou qui fît tort à son bon sens; et puisque, sans la moindre difficulté, on peut connoître par la manière dont chacun s'exprime, et qui porte la teinte de sa principale occupation, que, dans la compagnie dont il s'agit, l'un est avocat, un autre militaire, et un troisième médecin, je désirerois, puisque de l'abondance du cœur la bouche parle, de pouvoir découvrir plus souvent que nous nous trouvons dans une compagnie de *chrétiens*. »

— « De nos jours, dit M. Stanley,

nous ne devons pas nous attendre à voir renaître le tableau édifiant des assemblées religieuses, tel qu'il nous est présenté par le prophète. Dans ces temps-là, ceux qui craignoient Dieu se communiquoient et se fréquentoient. On ne peut néanmoins s'empêcher de voir à regret, dans la société, que des gens instruits, connus pour tels de tout le monde, gouvernés (nous aimons à le penser) par d'excellens principes, gens qui ont à remplir une tâche commune, qui ont entre eux la même croyance, un père commun, la même route à suivre, le même but sur cette route et le même objet en vue au-delà du terme; on ne peut voir sans regret, dis-je, que, lorsqu'ils se rassemblent, ils soient si peu disposés à s'entretenir des grands intérêts qui, sans aucun doute, les occupent en secret, et qu'au lieu de le faire, ils adoptent une sorte d'hypocrisie inverse qui les fait paroître pires qu'ils ne le sont en réalité. On regrette

qu'ils soient aussi peu disposés à instruire qu'à être instruits, ni à s'entr'aider réciproquement de leurs lumières sur un objet qui les intéresse tous également. »

— « Dans toutes les situations de la vie, dis-je, nous voyons que les dispositions, les goûts, les penchans divers, lorsqu'on les met en activité, se déploient ; tandis que d'autres dont le germe existe également, sont étouffés, faute d'être mis au jour. » — « Il est certain, dit M. Stanley, que les connoissances qui restent inertes, sont susceptibles de déclin. Il est des sentimens dont l'existence ne s'aperçoit que lorsqu'ils sont excités. En un mot, les intérêts, quels qu'ils soient, dont on ne s'occupe point, font bien moins d'impression sur l'esprit que ceux qui se discutent dans l'occasion ; la communication est le grand levier d'un principe quelconque; les sentimens, ainsi que les idées, résultent souvent d'un choc imprévu. Les pensées qui ne se mettent jamais au

jour, finissent par se présenter bien rarement; tandis qu'un échange mutuel non-seulement les cultive, mais les fait naître, pour ainsi dire; et, quant aux affections sociales, je suis persuadé que les hommes s'aimeroient plus sincèrement par le maintien de cette espèce de liaison, et que la bienveillance ainsi que l'humanité y gagneroient beaucoup, parce qu'elle entretiendroit chez eux des égards mutuels pour leur bonheur éternel, et qu'elle les conduiroit plus décidément à se considérer les uns les autres, comme aspirant à la même immortalité, sur une même base d'espérance. »

A peine achevoit-il de parler, que nous entendîmes comme un chorus de voix de femmes adouci par l'éloignement et par l'ondulation de l'air. La petite troupe, placée sous le chêne, avoit achevé son joli repas et s'étoit rangée dans le même ordre de son arrivée. Elles se tenoient à une distance respectueuse du temple, et chantoient

à leur manière et avec simplicité le psaume 23e. de la belle version d'Addisson. Les demoiselles Aston le leur avoient enseigné, parce que c'étoit l'un des psaumes favoris de leur mère.

Le soleil couchant nous fit souvenir qu'il étoit temps de nous retirer ; mais, avant de quitter le temple, sir George Aston témoigna avec beaucoup de modestie le désir de voir la même societé promettre, si Dieu nous conservoit la vie, de célébrer régulièrement à l'avenir cet anniversaire dans le temple de l'Amitié, qui, à cet effet seroit achevé sur un plan plus étendu, et rendu plus digne de recevoir de tels hôtes. Les dames y consentirent tacitement. Mathilda applaudit avec transport. Sir John Belfield et moi goûtâmes hautement la proposition. M. Stanley dit qu'il ne pouvoit qu'y souscrire de tout son cœur, parce que cela lui assureroit la visite annuelle de ses bons amis.

En reprenant le chemin de la maison,

lady Aston, à qui je donnois le bras, et à qui je témoignai toute la satisfaction que m'avoit donnée une journée de ce genre, me répondit : « Après la Providence, nous devons à M. Stanley ce que nous sommes aujourd'hui, ainsi que ce que nous faisons. Vous reconnoîtrez la sagacité de son esprit quand vous saurez qu'il recommande ces petites récréations, bien plus pour mes filles que pour les siennes. Il dit que ses filles, étant vives de leur naturel et habituellement actives, n'ont pas besoin d'émulation pour leur donner du ressort ; mais que, quant à mes pauvres filles, si timides et si passives, le soutien et la présence encourageante d'une société choisie sert à leur donner le degré de vie et d'activité nécessaire pour échauffer leurs cœurs et tenir leurs esprits en mouvement. »

CHAPITRE XXXV.

Miss Sparkes, suivant sa promesse, vint le lendemain passer la journée à Stanley-Grove. M. Flam, qui y arriva par hasard, fut retenu à dîner. M. et Mme. Carlton avoient été invités à l'avance. Après dîner la conversation tomba accidentellement sur l'économie domestique, qualité que miss Sparkes faisoit profession d'honorer d'un souverain mépris.

Après quelques remarques de mistriss Stanley à l'avantage des vertus domestiques, M. Carlton dit : « Addisson, dans le Spectateur, ainsi que le docteur Johnson dans le Rambler, nous ont donné chacun le portrait d'une ménagère ordinaire et ignorante, c'est-à-dire, l'opposé de celle qu'on désireroit donner pour modèle. *La femme entendue* de l'un de ces deux auteurs avoit coutume de suffoquer ses convives, en faisant, pendant la nuit,

sécher des herbes dans leurs chambres, et en les tourmentant pendant le jour de plans d'économie et de leçons de ménage. La ménagère de l'autre ruinoit son mari par une avare prodigalité (s'il m'est permis d'allier ainsi deux choses contradictoires), par ses tapisseries en fil passé pour lesquelles elle manquoit de murailles, et par ses broderies qu'elle ne pouvoit appliquer nulle part. Ces deux femmes sont représentées par Addisson comme deux tyrans domestiques, dont les maris n'ont aucun repos, et dont les enfans grandissent sans éducation. »

—« Ces ménagères renforcées, dit sir John, nous font voir le mauvais côté de la chose; il étoit réservé à la plume de Richardson de nous présenter d'autres modèles. Cet auteur, avec des connoissances plus justes et plus approfondies de la nature humaine, avec plus de tact sur les convenances délicates qui sont l'apanage des femmes, et ayant mieux

examiné l'intérieur de la vie privée que tout autre auteur de descriptions fabuleuses, nous a donné, dans ses héroïnes, des exemples d'esprits cultivés unis aux talens du gouvernement domestique; on ne trouve dans aucun autre auteur de romans, un amalgame aussi heureux de l'empire de la religion et de la raison sur les passions, ainsi que de la doctrine presque surannée de l'obéissance filiale et des vertus domestiques, ses compagnes naturelles. Je ne déciderai pas si on doit considérer les ouvrages de cet écrivain (parfaitement original, mais non sans reproches) comme *cause* ou comme *effet*, c'est-à-dire, si des exemples si bien imaginés engagèrent les belles dames de son temps à étudier la conduite de leur ménage; ou si les dames d'alors, par leur application aux devoirs de leur sexe, ont fourni à Richardson des modèles vivans; ce qu'il y a de certain, c'est que les faiseurs de romans qui l'ont suivi, ont été en général si peu enclins à pré-

senter ces qualités comme faisant partie indispensable des devoirs d'une femme, que leurs jeunes contemporaines elles-mêmes l'ont été à leur servir d'originaux. Je crains un peu que la préférence donnée à cette sorte de lecture ait amplement contribué à rabaisser des qualités si nécessaires. »

Miss Sparkes observa, d'un air qui marquoit son caractère, que l'entendement le plus ordinaire et l'éducation la plus commune suffiroient aujourd'hui pour former l'espèce de compagne conjugale à laquelle les hommes semblent donner la préférence. «Un homme d'esprit, ajouta-t-elle, crainte de se donner une rivale, a toujours soin d'éviter ce danger en épousant une sotte. »

—«Il va sans dire, madame, dit M. Stanley, que vous entendez excepter les personnes présentes; mais vous me pardonnerez de n'être pas de votre opinion. J'avouerai que bien des hommes sont sensuels dans leurs goûts, et peu délicats

dans le choix de leurs plaisirs intellectuels; je conviendrai de même qu'il en est d'autres qui ne sont ni sensuels, ni d'une capacité ordinaire, qui préfèrent les femmes dont l'ignorance seroit favorable à leur goût d'inertie, et qui peuvent être amusés à peu de frais. Mais permettez-moi de vous dire que les hommes de l'esprit le plus orné, que les hommes qui admirent les talens dans une femme, continuent néanmoins à croire qu'elles ne peuvent jamais se passer des talens *domestiques*; et je diffère entièrement de vous lorsque vous croyez que ces qualités supposent le manque d'un mérite plus distingué, et qu'elles indiquent nécessairement un esprit étroit et commun.

» L'intelligence la plus ordinaire peut mettre en pratique une connoissance quelconque une fois qu'elle l'a acquise. En ceci, comme en toute autre chose, les dispensations de la Providence sont visibles: car les arts les plus faciles occu-

pant la grande masse du genre humain, on ne pourroit les mettre en œuvre s'ils ne s'acquéroient pas avec facilité et à peu de frais. Or, il se trouve que l'art de la cuisine est de cette classe; et je pense avec vous, madame, qu'un entendement très-ordinaire et une éducation commune suffisent pour faire une bonne cuisinière; mais il y a une grande différence entre une cuisinière ou une femme de charge et une maîtresse de maison en état de diriger un ménage considérable. Préparer un dîner et conduire une grande famille, sont deux choses qui exigent des talens d'une nature différente; et l'une des raisons qui m'empêcheroient d'épouser jamais une femme ignorante en fait de ménage, est que celle qui manque de cette connoissance, ou qui la méprise, annonce à l'avance un manque de jugement, qui, l'ayant empêchée de discerner une partie de ses devoirs, se fera également sentir en d'autres occasions. »

— « Je suis entièrement de l'avis de M. Stanley, dit M. Carlton; je regarde en général le mépris ou la pratique de ces devoirs comme des indices à peu près certains de la tournure d'esprit dont l'un ou l'autre proviennent. J'admets néanmoins qu'une femme qui possède cette connoissance, pourra malheureusement avoir négligé l'étude d'objets plus importans; mais, sans elle, je regarderai toujours le personnage de femme comme fautif dans sa composition, quelque brillante que puisse être la broderie en paillettes qui décore la surface. »

Sir John Belfield protesta que sans avoir, comme quelques hommes, une antipathie naturelle pour ce qui s'appelle une femme d'esprit, cependant, à moins qu'une femme de cette espèce n'eût été apprivoisée par des habitudes domestiques, comme le sont des animaux sauvages, il n'en risqueroit pas, quant à lui, l'acquisition. Il ajouta que ce seroit faire un mauvais compliment à lady Bel-

field, dont les droits à son estime étoient d'une nature bien plus relevée, de dire que ce fut ce genre de connoissances en elle qui décida son choix; et cependant, s'il ne lui eût reconnu ce mérite à un certain degré, il eût douté qu'elle pût le rendre aussi heureux qu'elle l'avoit fait.

« J'avouerai à ma honte, dit M. Carlton, que l'une des premières choses qui me fit entrevoir le mérite de ma femme, fut le bon sens admirable avec lequel elle dirigeoit ma maison; dans le temps même où j'avois le plus de sujet de rougir de ma propre conduite, je n'eus jamais lieu de rougir de la sienne; les éloges que mes amis donnoient sans cesse à ses arrangemens de famille, aussi pleins de goût que de sagesse, flattoient ma vanité et augmentoient mon estime pour elle, sans me porter néanmoins à lui rendre toute la justice que je lui devois. »

Ces deux dames parurent modestement sensibles à un hommage si flatteur. M. Stanley dit : « J'allois tâcher de

détruire les préjugés de miss Sparkes, en lui faisant observer combien cette disposition à l'ordre intérieur met l'intelligence en action. Les calculs nécessaires à tous les détails qui appartiennent à l'administration d'une famille nombreuse, exigent le concours du bon sens. Le même bon sens démontre qu'une petite dépense qui se renouvelle sans cesse, est plus à éviter qu'une forte dépense accidentelle; tandis qu'il prouve en même temps que des épargnes mesquines ne ramènent pas le niveau dans une fortune dérangée. De misérables retranchemens, sans réparer la brèche faite par la prodigalité, font tort au mari et méritent à sa femme le reproche de lésine. Pour que des retranchemens soient efficaces, il faut qu'ils s'appliquent à des objets de conséquence. La femme véritablement économe réduira sa dépense en concentrant ses plans, et en élaguant sans miséricorde les superfluités dispendieuses

qui n'ajoutent point à l'aisance, mais qui entretiennent la vanité.

« Retranche la vermine fainéante de ton antichambre, disoit sagement le prudent Vénitien à un gendre insouciant » ; et la sagesse de ce conseil, ajouta sir John, consistoit à couper par la racine un des maux domestiques les plus communs et les plus ruineux, un établissement surchargé de valetaille. »

La physionomie et l'air froid de miss Sparkes montroient assez que le dédain seul lui faisoit garder le silence, et qu'elle regardoit le sujet de la discussion comme également au-dessous de notre approbation et de son improbation.

« Une femme sensée, dit M. Stanley, mesure sa dépense à son revenu. Chaque chose a son temps, et chaque personne a sa place. Elle saura rester au-dessous de son revenu, quel qu'il soit; s'il est considérable, elle ne déploiera pas de luxe; s'il est borné, elle ne fera rien qui sente l'avarice. Les *proportions* et les *conve-*

nances sont de l'essence secrète de la sagesse domestique, et une dépense bien proportionnée est la marque la plus sûre de l'intégrité et du jugement.

» Mais pour en venir au but de tout ce verbiage, continua-t-il, je demande si une femme de peu de sens, ou d'une éducation commune, saura pratiquer cette économie en grand? Or, une économie de ce genre n'est-elle pas un champ dans lequel une femme d'un sens distingué trouvera à mettre en œuvre sa sagacité d'une manière honorable? »

Miss Sparkes, qui, dans la discussion morale, comme dans les débats politiques, est toujours de l'opinion contraire, parce que, dit-elle, c'est dans le parti de l'opposition que l'esprit et le talent brillent le plus, se consola de tout ce qu'elle entendoit, par l'idée que, quoique du parti de la minorité, c'étoit pour elle plutôt une preuve de bon droit que le contraire : car, s'il est vrai que le grand nombre soit foible ou pervers, la pro-

babilité est que le petit nombre n'est ni l'un ni l'autre.

« Dans leur carrière, dit M. Carlton, les femmes décrivent un moindre cercle que les hommes. Mais la perfection d'un cercle ne consiste pas dans ses dimensions, c'est dans son exactitude. Il peut se trouver çà et là, ajouta-t-il en détournant soigneusement ses yeux de miss Sparkes, quelque femme transcendante, qui regarde avec dédain ce qui appartient à cette tache obscure appelée Terre, une femme qui méprise l'ordre et la régularité comme les indices d'un petit esprit; mais un esprit bien fait jugera d'une manière diamétralement opposée. Plus la capacité est grande, plus le champ des devoirs qu'elle embrasse a d'étendue. Une femme sensée souhaitera imiter l'ordre empreint sur toute la création du Tout-Puissant; toutes les œuvres de la nature sont uniformes, même dans leur manque apparent de connexité, et régulières dans leur variété infinie. Disons

plus: le grand Auteur de la nature ne dédaigne pas lui-même d'être appelé le Dieu de l'ordre. »

—«Nous sommes d'accord, dit sir John. Une dame philosophe pourra lire Malebranche, Bayle et Locke : elle pourra vanter sa supériorité intellectuelle, elle pourra parler de l'abstrait et de l'amalgame, des formes substantielles et des essences, des idées complexes et de modes mélangés, d'identités et de rapports; elle pourra décorer toute la logique de l'un des sexes, de toute la rhétorique de l'autre. Mais si ses affaires sont dérangées, si sa maison est en désordre, si ses domestiques ont la bride sur le cou, si ses enfans sont négligés, et si sa table est mal ordonnée, elle mettra en évidence le manque de la faculté la plus précieuse de l'esprit humain, un jugement sain. »

—« Il faut avouer cependant, répliqua M. Stanley, que de pareils exemples sont assez rares pour que les exceptions servent à peine à ètablir la égle. J'ai

vu vingt femmes conduire leurs affaires tout de travers par l'effet d'une mauvaise éducation, par leur ignorance, surtout en arithmétique (défaut trop commun dans l'éducation des femmes), par une multiplicité de talens inutiles, par un excès de dissipation, par un amour excessif de leur personne, par une passion effrénée pour la musique, pour une seule femme qui ait rendu son mari malheureux par sa rage pour la métaphysique.»

—«Ce qui distingue, dit M. Carlton, l'administratrice judicieuse de la ménagère ordinaire, c'est que la femme d'un esprit rétréci réussira passablement dans l'exécution, mais ne saura pas tracer les contours. Elle est pétrie de détails, mais dénuée de plan. Des objets secondaires absorbent toute la capacité de son esprit. Et, après tout, son ouvrage n'est qu'à moitié fait; il y a tant d'appareil et tant d'efforts évidens dans ce qu'elle fait! Elle apporte en société un esprit

tellement épuisé par ses petits efforts ! si superlativement satisfait de son propre mérite ! considérant son ouvrage comme le plus haut degré possible de l'élévation, de l'intelligence humaine ; et regardant le savoir des femmes mieux partagées qu'elle, comme autant d'obstacles à leur utilité ; faisant sans cesse des comparaisons à son avantage entre elle et les femmes d'un esprit plus épuré et plus cultivé, et concluant que parce qu'*elle* ne possède pas leurs grâces, *elles* doivent nécessairement manquer de la sorte de connaissance qu'elle a : tandis que des maîtresses de maison d'un ordre supérieur (je peins la réalité, et non des objets d'imagination, ajouta-t-il, en regardant obligeamment autour de lui), exécutent leurs sages plans comme un devoir indispensable et non pour faire preuve d'un mérite superlatif. Elles ont trop de bon sens pour s'en écarter, et le goût trop délicat pour en faire un objet de conversation. C'est leur tâche et non

pas un objet d'amour-propre. L'effet est produit, mais la main qui le produit demeure invisible; le mécanisme est en mouvement, mais c'est derrière la coulisse. Le *beau* en est visible, le *travail* est caché. »

— « Le malheur est, dit M. Stanley, qu'on est porté à regarder le jugement comme une faculté qui ne s'exerce que dans les grandes occasions, tandis qu'il est mis en action à toute heure. Il est certaines habitudes qui, quoique en apparence de peu d'importance si on les considère séparément, en acquièrent beaucoup par leur ensemble; l'exactitude, la régularité et les autres qualités secondaires, contribuent, plus qu'on ne pense, à provoquer et à faciliter l'exercice des qualités supérieures. Je ne voudrois pas les exalter au-delà de leur vraie valeur, comme ceux qui ne sont que ponctuels et manquent de qualités plus importantes, ne sont que trop portés à le faire; mais il est difficile à ceux qui

n'en ont pas fait l'épreuve, de concevoir à quel point l'adoption de ces règles dans une famille économise et multiplie le temps (cette toile sur laquelle viennent s'empreindre toutes les vertus.) On a peine à croire combien le partage exact de la journée donne de rapidité apparente aux ailes du temps; tandis que l'application invariable de chaque heure à l'emploi qui lui est destiné, allonge réellement la vie. Elle l'allonge par les traces que laisse derrière elle une occupation suivie; tandis qu'elle prévient l'ennui, en attachant à chaque changement le charme de la nouveauté, et en entretenant un intérêt qui se ralentiroit par la continuité trop suivie de la même occupation. Or, tous ces arrangemens de la vie, toutes ces divisions du temps, et ces choix, et ce rapport de chaque objet à son heure marquée, sont du département de la mère de famille : et combien l'homme de bon sens ne se sentira-t-il pas sou-

lagé, s'il a fait choix d'une femme qui en prenne sur elle la totalité ! »

— « Dans combien de maisons, dit M. Carlton, n'ai-je pas observé des habitudes contraires produire des effets contraires! Une jeune fille élevée dans une ignorance totale de la conduite d'un ménage, transplantée de la maison paternelle où elle n'a rien appris, dans celle de son mari où on s'attend qu'elle sache tout, donne du mécompte à un homme prudent. Son attachement pour elle continuera peut-être; mais elle perdra dans son estime, et son goût pour son intérieur diminuera avec son bonheur. »

— « Cela est parfaitement vrai, dit sir John, et un manquement si fâcheux a naturellement porté les hommes à déclamer contre les connoissances plus relevées qu'ils supposent (quoique injustement) être la cause de l'ignorance en affaires de ménage. Ce n'est pas entièrement pour satisfaire à la partie

animale comme miss Sparkes le suppose, qu'un homme d'un certain rang souhaite voir sa table bien conduite; mais parce que son propre relief et la réputation de sa femme y tiennent à un certain point. Le défaut de cette science est un des grands défauts de la vie moderne. Depuis l'héritière de l'homme titré, jusques à la fille du riche marchand, il n'y a pas une qualité à laquelle de jeunes femmes soient plus étrangères, qu'à celle de la science du ménage; et, lorsque j'entends insister, d'un côté, sur la nécessité de l'érudition, et de l'autre, sur celle des talens à la mode, je plaide toujours pour cette qualité intermédiaire, précieuse et négligée; sur l'acquisition de laquelle on insiste si peu; qu'on trouve si rarement, et qui est si indispensablement nécessaire. »

— « En outre, dit M. Carlton en s'adressant à miss Sparkes, vous, mesdames, êtes assez portées à regarder la

variété de l'esprit, comme une marque de génie ; par conséquent, celle qui s'acquitte bien d'une grande chose, doit briller davantage dans une petite ; car, ainsi que lord Bacon l'observe fort bien, celui qui ne sait pas comprimer son esprit aussi-bien que lui donner l'essor, manque d'un des grands talens de la vie. »

Miss Sparkes, daignant à la fin rompre un silence qui n'avoit pas laissé de lui coûter, dit : « Tous ces casse-têtes restreignent le génie, dégradent l'intelligence, oppriment les esprits, rabaissent le goût, et coupent les ailes de l'imagination ; et cette pauvre créature, ainsi restreinte, dégradée, bornée, opprimée, avilie, n'en est pas moins celle que des hommes, et des hommes réputés pour avoir du bon sens, préfèrent communément à celle qui est douée d'un esprit étendu, d'une imagination brillante et d'un grand discernement. »

— « L'imagination bien dirigée, dit M. Stanley, fait le charme de la vie.

Elle dore tous les objets, elle embellit toutes les situations; mais vous me permettrez de dire que, lorsqu'une femme se laisse aller à l'influence de cette faculté vagabonde, elle pourra la conduire à quelque chose de pire qu'à une table mal ordonnée; et le mari pourra trouver, un jour, qu'un mauvais dîner n'est pas la seule conséquence des voyages de madame à la lune. »

— « C'est assez vrai, dit M. Flam, qui n'avoit de sa vie été si muet ni si attentif. Il est certain que depuis long-temps je n'ai entendu parler avec autant de bon sens, et je suis bien sûr que c'est du bon sens, car c'est exactement ainsi que je pense. Pour citer par exemple ma fille Arabelle, j'ai dépensé plus de sept cents livres sterlings à lui faire apprendre la musique et d'autres fadaises, qui toutes ensemble ne valent pas six sous. Je donnerois tout son savoir pour lui voir faire un aussi bon pudding aux prunes que celui que, dans le Spectateur, la

veuve préparoit pour le dîner de sir Roger de Coverley ; au lieu que je ne crois réellement pas qu'Arabelle sache si la croûte de pâté se fait avec du beurre ou du fromage, ou si un pâté de venaison doit être bouilli ou mis au four. Mais je voudrois qu'elle sût que, lorsque son mari (si tant est qu'elle en ait jamais un) reviendra de la chasse au renard, il ne se contentera pas d'une ariette en place de son dîner. Épouser une chanteuse et se plaindre de sa mauvaise table, c'est comme manger des rossignols et se plaindre qu'ils n'aient pas bon goût. Ils chantent, et voilà tout ; les manger au lieu de les écouter, c'est donner à l'un de nos sens la jouissance qui appartient à l'autre. »

Pendant la conversation, miss Sparkes blessa tant soit peu la délicatesse des dames et surtout de Lucilla, en se permettant quelques paroles d'envie sur les avantages supérieurs qui donnent aux hommes les moyens de se distinguer.

« Les femmes, dit-elle, avec des talens qui valent bien les leurs, n'ont pas de champ pour les déployer, tandis que les hommes ont un tel espace pour leurs efforts, une telle marge pour donner l'essor à leur génie, et une si grande carrière pour se faire remarquer, qu'ils sont à la fois pour elles un objet d'envie quant à leurs moyens, et de pitié quant à la manière dont ils en tirent parti. Il en est à la vérité quelques-uns, ajouta-t-elle, qui rachètent la réputation des autres; et, pour l'amour de ceux-ci, elle faisoit gloire (ne pouvant être de leur sexe) d'appartenir au moins à leur espèce. »

— « Je connois, madame, dit M. Stanley, votre passion pour les qualités héroïques et pour les vertus mâles, pour le courage, par exemple. Mais il est des moyens plus élevés de donner des preuves de courage que le champ de bataille; il en est de plus exaltés pour le montrer, que celui de donner ou

d'accepter un cartel. On peut dans une maladie montrer autant d'héroïsme qu'à la tête d'une armée. Il est plus difficile de supporter l'affliction d'une manière exemplaire que de monter à l'assaut. Soutenir l'approche de la mort avec une fermeté chrétienne, est un acte de courage dans lequel plus d'une femme a triomphé, et où plus d'un philosophe et même quelques généraux ont échoué. »

Il me sembla voir sur la physionomie de miss Sparkes certaines marques d'un dédain poli et obligeant, indiquant qu'elle seroit bien aise de troquer la patience dans la maladie, et le lit de mort héroïque, pour la renommée de la victoire et la gloire du champ de bataille; et je la soupçonnai d'envier l'honneur du cartel et le courage du duel, de préférence à ces vertus douces et passives, qui, suivant nous, sont l'apanage spécial du chrétien et celui des femmes.

CHAPITRE XXXVI.

Après dîner, lorsque tout le monde fut rassemblé dans le salon, la conversation tomba sur différens sujets. M. Flam, paroissant croire qu'il avoit été trop passif pendant le repas, se mit en scène. Jamais il n'avoit tant à cœur de faire voir ce qu'il appelle son érudition, qu'en présence de miss Sparkes, qu'il aimoit, disoit-il, à réduire au silence. Il manquoit rarement, dans ces cas-là, de donner à entendre que, s'il ne montroit pas de l'érudition, *comme autrefois*, ce n'étoit point par ignorance, mais seulement parce que d'autres objets demandoient toute son attention.

Il débuta par quelques remarques vagues sur les folies de ce monde, et sur l'absurdité des coutumes modernes, qui donnoient le plus d'importance aux choses les moins utiles.

— « Vous paroissez avoir de l'humeur contre le monde, monsieur Flam? » dit M. Stanley. — « Je hais le monde, répliqua-t-il? » — « C'est en effet, reprit M. Stanley, un théâtre dangereux; car il contient beaucoup de mal. »

— « Quant au danger, je m'en moque, reprit M. Flam; et quant au mal, j'espère avoir acquis assez d'expérience pour en être à l'abri; mais je hais le monde à cause de sa sottise, et je le méprise à cause de ses inconséquences. »

— « A quels égards, monsieur Flam? » dit sir John Belfield.

— « A tous égards, répliqua-t-il. En premier lieu, n'élève-t-on pas ses filles comme pour en faire des poupées de parade; et après cela ne s'étonne-t-on pas qu'elles soient des êtres inutiles? Ne leur recommande-t-on pas la modestie, et ne fait-on pas ensuite tout ce qu'il faut pour les rendre hardies? Ne trouvons-nous pas mauvais qu'elles ne s'occupent pas de choses importan-

tes, après leur avoir enseigné à s'occuper essentiellement de bagatelles? Je vous citerai ma Fanny. On m'assure qu'elle danse aussi bien qu'une maîtresse à danser; mais, en marchant, elle se tient comme une laitière. Or, comme elle danse rarement, et qu'elle marche sans cesse, ne seroit-il pas plus raisonnable de lui enseigner à faire le mieux possible ce qu'elle fait le plus souvent? Elle chante comme une sirène; mais ce n'est que pour les étrangers; moi, qui ai payé ses maîtres, je n'entends jamais sa voix. Elle fredonne sans cesse dans quelque appartement éloigné, ou partout où il y a du monde; mais si j'ai la goutte, et que je souhaite de l'amusement, elle est aussi muette qu'une marmotte. »

— « Voilà quant aux erreurs sur l'éducation des filles, dit sir John; venons-en aux garçons. »

— « Quant à nos fils, répliqua M. Flam, ne les élevons-nous pas décidément

dans une religion, et ne nous attendons-nous pas à ce qu'ils en suivent une autre? C'est-à-dire, ne les farcissons-nous pas de philosophie païenne, pour leur recommander ensuite d'être bons chrétiens? Ne leur enseignons-nous pas à admirer les héros et les dieux des anciens poëtes, tandis qu'il n'est pas un de ces héros, et certainement pas un seul de leurs dieux, auquel dans ce pays-ci on n'eût fait son procès au tribunal criminel du *Old-Bailey*, si ce n'est même exécuté à Tyburn? Quant à leurs déesses, si on les amenoit devant notre tribunal, mon cher collègue Stanley, il en est à peine une qu'en notre qualité de juges-de-paix nous ne fissions mettre à la discipline; et pour ce qui regarde la reine de ces déesses, j'aurois fait plonger la mégère dans le grand étang.

» Ensuite, lorsque nos fils sont hommes faits, ne leur disons-nous pas qu'il est de leur devoir d'admirer le gouverne-

ment monarchique, après avoir fait l'impossible pendant qu'ils étoient au collége pour leur faire admirer les anciennes républiques ? »

— « Mais, monsieur Flam, dit sir John, il est sans doute utile d'étudier les anciennes formes des gouvernemens, ne fût-ce que pour mettre en évidence, par la comparaison, la supériorité du nôtre. »

— « Nous pourrions, dit miss Sparkes d'un ton de reproche, apprendre d'eux certaines choses dont nous aurions grand besoin. Vous parliez tout à l'heure d'économie : M. Flam conviendra que ces républicains, qu'il lui plaît de traiter avec tant de mépris, avoient des moyens assez bons et assez adroits pour prévenir l'augmentation des impôts, et nous ne ferions pas mal de les imiter.

» Leurs victoires leur coûtoient moins cher qu'à nous : quelques feuilles de laurier et une petite branche de chêne,

n'étoient pas tout-à-fait aussi chers qu'une pension. »

— « Mais vous conviendrez aussi, madame, dit sir John en souriant, qu'un triomphe étoit une récompense plus dispendieuse qu'un titre honorifique. »

Avant qu'elle eût le temps de répondre, M. Flam s'écria! « Observez-bien, miss Sparkes, que nous ne récompensons pas nos héros, comme vos anciens récompensoient les leurs. Nous ne les bannissons pas, nous ne les mettons pas à mort pour avoir sauvé leur patrie, comme faisoient les Athéniens; nous ne les payons pas en chétives couronnes comme vos Romains. Nous autres Anglais, nous ne payons pas nos guerriers en feuillages; nous leur donnons le fruit de l'arbre, et cela d'aussi grand cœur qu'eux ont mis de bravoure à le gagner. Je réduirois ma table à un seul plat, ma maison à un seul domestique, mon écurie à un seul cheval de selle, et mon chenil à un seul chien, plutôt que de rien ra-

battre de ce qui est dû aux défenseurs de *Old England* (*). »

— « Des exploits signalés, dit sir John, lorsqu'ils sont au profit de la nation, méritent des récompenses solides ; et je suis d'avis que les honneurs publics sont précieux, non-seulement comme *récompense*, mais comme *encouragement*. Ils sont aussi politiques qu'ils sont justes. Quand Miltiade et ses illustres dix mille eurent remporté leur victoire immortelle, un *Bleinheim*, élevé sur les plaines de Marathon, n'auroit-il pas donné plus d'émulation aux soldats de la génération suivante, que ces petites colonnes peu durables, qui à peine retraçoient les noms des vainqueurs ? »

En réponse à quelques autres observations de miss Sparkes, sur la supériorité du patriotisme des anciens, M. Flam dont l'indignation le poussoit enfin à déployer tout son fonds d'érudition, s'écria

(*) L'antique Angleterre.

vivement : « Appelez-vous patriotisme dans vos chers Athéniens leur fureur pour les spectacles, qui alloit au point non-seulement de prodiguer à leurs théâtres l'argent de l'état, mais même de qualifier de crime l'acte d'en détourner une petite portion au profit des braves soldats qui se battoient pour eux ? Je ne puis souffrir d'entendre donner le titre de *patriotes* à des marauds qui préféroient leurs plaisirs à leur patrie. »

M. Flam se redressant alors, comme si sa qualité d'Anglais eût ajouté à sa stature, il reprit ainsi : « Qu'auroient dit vos Grecs, dame Sparkes, s'ils avoient pu voir un fonds patriotique, s'élevant à un demi-million sterling, et formé de contributions individuelles et bénévoles, pour le soulagement des orphelins, des veuves, et des mères de leurs braves compatriotes tués en défendant la patrie ; contribution recueillie malgré le poids d'impôts onéreux, mais nécessaires pendant le cours d'une guerre

en apparence interminable? Reconnut-on avec la même munificence les services des braves soldats qui combattirent sous vos Cimon, et sous d'autres de vos généraux grecs dont j'ai oublié le nom? Tâchez de me faire voir qu'on en fit autant pour eux, et demain je me fais républicain. »

Miss Sparkes ayant répondu par quelques observations qu'elle croyait de nature à relever l'honneur des anciens, aux dépens de la Grande-Bretagne, M. Flam indigné repartit : « Dites-moi, dame grecque, si votre Athènes, votre Sparte, ou votre Rome, ont jamais donné asile à des milliers de prêtres mourant de faim, chassés de leur pays par des fanatiques révolutionnaires, pendant qu'il étoit en guerre avec les Grecs; d'un pays que ceux-ci pouvoient avoir des raisons de ne pas aimer, et qui professoit une religion différente de la leur? je vous demande si jamais ils ouvrirent leurs bras à un clergé ainsi persécuté? Reçurent-ils comme

amis, nourrirent-ils comme leurs frères; ces prêtres d'une croyance différente de la leur? Donnez-m'en un seul exemple, et je renonce à la bonne Angleterre, pour me faire Grec, Romain, quoi que ce soit en un mot, *excepté* Corse. »

—« Je croirois pouvoir attribuer un acte aussi louable, dit M. Stanley, à *l'esprit* de notre religion, au moins autant qu'à la générosité britannique. »

— « Dans un certain sens, reprit miss Sparkes, M. Flam ne ressemble pas mal à l'usurpateur du trône de France auquel il paroît tant en vouloir; je le crois très-disposé à s'arroger l'honneur du triomphe là où il n'a cependant pas remporté de victoire. Lorsqu'il rend compte d'une défaite, vous croiriez, à l'entendre, qu'il parle d'une conquête. Il est néanmoins, ajouta-t-elle, dans d'autres pays aussi bien que dans le nôtre, des hommes illustres dont on doit admirer les brillans exploits. Quant à moi, je suis citoyenne du monde entier, et j'honore les héros où

qu'ils soient, dans la Macédoine, en Suède, en France, ou ailleurs.»

— «Je conviens, reprit M. Flam, qu'il est des pays soumis momentanément par la force ou par la trahison, dont les chefs (aventuriers révolutionnaires) ont couru le monde mettant tout à feu et à sang, pour rompre, disoient-ils, *les chaînes de divers peuples*. Nous avons de notre côté *aussi brisé des fers*. Mais il y a cette petite différence entre l'objet que nous avions en vue et celui de ces chefs éphémères, c'est que, pour parvenir à leur but, ils ont chassé des souverains légitimes de leurs propres états, et ont ensuite prétendu en absoudre les sujets de leurs liens de fidélité, pour en faire leurs propres esclaves; *nous*, nous avons remis en liberté ces états et ces peuples; mais sans les prendre pour nous, ni pour les donner à nos frères, nos beaux-frères, nos cousins, nos Joseph, nos Jérôme, et nos affranchis. *Nous* relevons le foible et l'opprimé; *eux* (lorsqu'ils le peuvent)

abattent le puissant. Quand nous brisons les chaînes de quelques peuples, c'est pour les rendre à leurs légitimes souverains; si nous assistons telle nation, c'est pour lui aider à retirer son souverain de son exil; si nous combattons avec et pour telle autre, c'est pour délivrer de captivité son monarque légitime, témoin entre autres le roi d'Espagne. »

— « Quel tableau pour l'Espagne ! dit sir John ; quel tableau pour l'Espagne ! qui voit se réaliser en nous, d'une manière aussi exemplaire que sage, son brillant donquichotisme national, et convertir en réalité la vaillante théorie de son romanesque chevalier errant ; théorie que nous mettons en action. Elle voit dans les magnanimes efforts que fait la Grande-Bretagne (pour l'arracher à l'oppression d'un tyran révolutionnaire), le zèle sans démence, le principe de la saine justice sans le délire de l'imagination ; elle voit ses maux réparés et ses droits rétablis sur

les plus nobles bases. Elle voit la délivrance non pas de princesses imaginaires (comme la princesse Micomicon), mais celle de son monarque déposé et emprisonné. Elle voit des injures expiées, non pas les injures prétendues de quelques absurdes individus, mais les injures faites à l'Espagne spoliée et dévastée. Elle éprouve enfin l'effet salutaire du baume que l'Angleterre par des sacrifices sans bornes n'a cessé de verser sur ses plaies. » Ici M. Flam, interrompant sir John avec une sorte d'impatience, dit : « Quoique je ne sois pas amateur de métaphore, cependant, puisque vous avez nommé la princesse Micomicon, il n'est pas mal à propos de rappeler aujourd'hui ce qu'on ne sauroit trop savoir, et ce que l'*Espagne* surtout ne devroit jamais oublier : c'est que cette princesse, assaillie à l'improviste comme elle le fut, dut sa délivrance au vaillant Don Quichotte ; c'est que *sans lui* elle devenoit la proie des brigands;

c'est que, loin d'attribuer ensuite son salut à peu près à sa seule résistance (*assertion qui eût été absurde autant que fausse, et qui n'auroit trompé aucun des spectateurs du combat*), loin de vouloir par l'effet d'un faux orgueil déprécier le service éminent *du héros de la Manche*, elle mit sa gloire à lui en faire justement, hautement et constamment hommage : or, d'après ce noble aveu, je suis porté à croire qu'elle descendoit en droite ligne de ces anciens et généreux Espagnols, qui chassèrent les Maures hors d'Espagne, et dont les arrière-neveux (malheureusement réduits à un trop petit nombre) ne peuvent être que les héros qui dans cette guerre ont défendu Sarragosse contre le féroce envahisseur; défense splendide que l'Angleterre admire avec l'Europe entière, comme un des plus nobles exploits du patriotisme et du dévouement, et qu'on ne citera jamais qu'avec vénération. »

Après cette explosion de ses senti-

mens, M. Flam se tut; mais, sir John, qui s'amusoit de ses singularités, ne le tint pas quitte du combat (il est vrai qu'il n'étoit pas difficile de l'y provoquer lorsqu'il trouvoit l'occasion de contrarier miss Sparkes). Il lui dit donc : « Mais, monsieur Flam, on vous a interrompu, lorsque vous commenciez à énumérer les inconséquences qui, d'après vos propres paroles, vous ont donné de l'humeur contre tout le monde. »

— « N'y a-t-il pas de quoi devenir fou, répondit-il, de voir ceux qui exagèrent le plus les dangers de l'état, farcir leurs maisons de gouvernantes étrangères, de cuisiniers étrangers et de valets de chambre étrangers? n'est-ce pas là mettre de l'huile sur le feu? Ensuite je perds patience, quand je vois ceux qui vantent leur zèle pour l'église, se réjouir de ce qu'un chanteur italien se fait un plus gros revenu que le premier de nos évêques. Des patriotes de cette espèce n'auroient pas été déplacés

à Athènes, ajouta-t-il, en regardant miss Sparkes d'un air triomphant; mais ils font de pauvres Anglais. Après cela je déteste les fanfarons, qui, tout en payant le moins de taxes, se plaignent le plus de leur poids; et ceux qui, déplorant le plus la rigueur des temps, dépensent leur argent en inutilités extravagantes, et augmentent de luxe à mesure que leurs moyens diminuent.

» Ensuite, la sottise de nos jeunes gens des deux sexes me fait mal au cœur. N'admirez-vous pas comment leur raison devient le jouet de leur vanité, et comment chez eux les noms déguisent les choses? Mon fils feroit un haut-le-corps si je le priois d'aller à Londres par le carrosse public, mais il se mettra sans hésiter dans la carriole du courrier. Si je voulois engager Fanny à demeurer dans une maison de moyenne grandeur, elle ne m'écouteroit seulement pas, mais elle raffole d'une *chaumière*. La mode est tout. »

— « Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous, monsieur Flam, dit sir John en souriant, sur les inconséquences de ce monde. Je déplorerois plutôt sa triste uniformité; s'il faut en croire la chronique vivante (les journaux publics), la totalité du tableau présente celui d'une perfection monotone. S'il en étoit autrement, je pense que ces apprentis érudits n'auroient pas par-devers eux une provision de phrases toutes prêtes qu'ils appliquent universellement, et dans tous les cas. »

Avant le départ de la compagnie, je remarquai que madame Carlton regarda Lucilla d'un air significatif, et qu'elles sortirent ensemble. En dépit de ma parfaite persuasion sur l'injustice et l'absurdité de mes premiers soupçons, mon cœur se serra momentanément à la seule idée que lord Staunton pourroit bien être le sujet de cette conférence secrète. J'étois bien sûre que miss Stanley ne l'accepteroit jamais, tant que sa façon

de penser seroit la même. Mais il pouvoit en changer. Elle l'avoit refusé à cause de ses principes ; mais, s'ils changeoient, il ne restoit plus de raison valable de refus. On pouvoit enfin le réformer ; oserai-je avouer que je tremblois d'apprendre sa conversion ? Je me voulois du mal de cette pensée; « Je tâcherai, me dis-je foiblement, de m'en réjouir si elle a lieu ; » mais j'éprouvai, entre mes principes et mon inclination, une lutte qui m'affligea; mon intégrité n'avoit jamais eu à soutenir un pareil assaut.

Mme. Carlton et Lucilla rentrèrent enfin: j'examinai attentivement leur physionomie ; elles paroissoient toutes deux satisfaites et même animées ; mais il étoit évident, par la rougeur de leurs yeux, qu'elles avoient pleuré l'une et l'autre. La compagnie prenant congé, et la soirée étant belle, ceux qui étoient de la maison proposèrent d'accompagner les dames à leurs voitures. Miss Stanley s'en dispensa, et se contenta de presser la

main de madame Carlton, en souriant, et, comme si elle n'eût osé lui parler seule; elle fut ensuite se placer dans le balcon d'où elle pouvoit voir le départ; et je restai dans le salon.

Tandis qu'elle essuyoit ses yeux et tâchoit d'en ôter la rougeur, ce qui étoit néanmoins le moyen de l'augmenter, je hasardai d'approcher d'elle, et je lui demandai, du ton de l'intérêt le plus évident, ce qui lui étoit arrivé d'affligeant. — « Ce ne sont pas des larmes de chagrin, dit-elle en souriant avec douceur : je suis tout-à-fait honteuse d'avoir si peu d'empire sur moi-même; mais madame Carlton m'a fait un si grand plaisir ! sa propre joie m'a gagnée, quoique la mienne ait bien plutôt l'air de l'affliction. » — « Vraiment, me dis-je à moi-même avec un mouvement de vivacité involontaire, elle n'ira pas jusqu'à m'avouer son amour pour Staunton. »

Tout en connoissant la candeur et l'ingénuité de miss Stanley, j'eus peur

de la presser là-dessus. Je n'eus pas le courage de demander ce que je désirois si fort savoir. Quoique le renouvellement des soins de lord Staunton pût ne pas lui faire un bien grand plaisir, je savois que sa réformation lui en feroit. Mes regards exprimoient une curiosité si ardente, que Lucilla me dit : « Oh ! il est enfin tout ce que nous pourrions désirer; c'est un homme entièrement converti. » L'indignation et l'étonnement m'ôtèrent la parole. « Est-ce là la modeste Lucilla ? me demandai-je ? Tout est dit ; elle l'aime avec passion. » Comme je ne songeois pas à parler, elle dit : « Ma pauvre amie est enfin complétement heureuse ; je sais que vous vous en réjouirez avec nous. Depuis quelque temps M. Carlton lit régulièrement la Bible avec elle ; il veut bien écouter et même provoquer ses remarques ; il dit que, s'il a plus d'érudition qu'elle, elle est meilleure chrétienne que lui, et qu'ils devroient s'assister mutuellement chacun dans ce qui est le

plus de son ressort : s'il l'instruit en littérature profane, il veut qu'elle l'instruise dans la connoissance des Écritures ; il s'est appliqué très-sérieusement à en imprégner son esprit. » Quelle fut ma joie en l'entendant parler ! Comme je continuois à garder le silence, elle poursuivit ainsi : « Samedi dernier il dit à sa femme : « Henriette, je n'ai à me plaindre de vous que sur une seule chose, et c'est d'une faute que je n'aurois jamais cru avoir à vous reprocher : c'est l'égoïsme. » Madame Carlton fut un peu troublée de cette apostrophe, quoique son air tendre y mît le correctif. « Henriette, reprit-il, voudriez-vous aller en paradis sans votre mari ? Je sais que vous vous retirez régulièrement dans votre cabinet, non-seulement pour vos dévotions particulières, mais que vous y lisez des prières à vos femmes. Qu'ont donc fait vos domestiques mâles ? Qu'a fait votre mari pour en être exclus ? N'est-ce pas être un peu égoïste, mon

Henriette, ajouta-t-il en souriant, de borner votre zèle au salut de votre sexe? Voulez-vous me permettre, ainsi qu'à vos domestiques, de vous joindre? C'est demain dimanche; nous prendrons ce jour-là, si vous y consentez, pour faire participer les gens de l'antichambre à cet acte de dévotion; vous préparerez la prière que vous croirez la plus convenable, et je serai votre chapelain; chapelain, sans doute, bien au-dessous de son œuvre, mais ce sera celui que vous avez formé en commençant par le rendre chrétien. Oui, femme angélique, je suis chrétien, et je le suis d'après la conviction la plus vraie, la plus profonde. »

» Non, ma chère Lucilla, continua mistriss Carlton, jusqu'à ce moment-là je n'avois pas connu le vrai bonheur. Mon mari, au milieu de toutes ses fautes, a toujours été parfaitement sincère. C'est même par son aversion pour l'hypocrisie qu'il avoit gardé par devers lui

ses nouvelles opinions et sa manière de sentir, jusqu'à ce qu'il fût bien assuré qu'elles eussent pris racine dans son esprit. Depuis quelque temps il a été très-exact au culte public; acte, suivant lui, trop généralement considéré comme une affaire de forme pour mériter attention, et qui par conséquent n'entraînoit pas de suites nécessaires. Mais les prières de famille, dont on adopte la pratique, parce qu'on y reconnoît un devoir, engagent l'homme à l'observation uniforme de sa religion. Jamais, je l'espère, jamais je n'oublierai la joie que j'éprouvai, ni ma reconnoissance envers l'Être

From whom all holy desires proced,

lorsqu'entouré de sa famille à genoux, solennellement recueillie, j'entendis mon mari, jadis si malheureux, commencer la prière avec zèle et onction, par ces paroles :

» *To the lord our God belong mercies and forgivenesses, though we have rebel-*

led against him, neither have we obeyed the voice of the lord our God, to walk in his laws which he set before us (*). »

» Son émotion étoit grande, mais la fermeté de son esprit le soutint jusqu'au bout avec un mélange admirable de force et de sensibilité. Il fut, le reste de la soirée, d'une sérénité si douce, que je sentis qu'il avoit remporté sur lui-même une grande victoire, et que son cœur étoit en paix. Chez lui, la prière n'étoit pas l'adhésion à une simple affaire de forme, c'étoit l'accomplissement d'un grand but. »

En me donnant des détails si intéressans, cette charmante fille ne put s'empêcher de verser de nouvelles larmes. Il me sembla n'avoir commencé à l'aimer que de ce moment-là; il étoit délicieux pour moi de la voir aussi remplie de sensibilité sans la moindre teinte romanesque, si émue et cependant se possé-

(*) Daniel, chap. IX, v. 9 et 10.

dant si bien. Je pouvois enfin faire avec sincérité des vœux pour la réforme du lord Staunton, attendu qu'elle ne traverseroit plus mes espérances; et, le danger étant passé, je fus jusqu'à tâcher de me persuader que j'eusse souhaité à tout événement le voir converti. Ceux qui étudient les mouvemens du cœur humain, retrouveront là sa duplicité, et c'est faute de les observer ces mouvemens du cœur, que la plupart des hommes sont si peu instruits des vices qui s'y cachent.

La compagnie rentra avant que j'eusse eu le temps de témoigner à cette aimable narratrice la moitié de ce que j'éprouvois. Ils parurent aussi embarrassés de la situation dans laquelle ils nous trouvèrent (Lucilla essuyant ses larmes, et moi debout devant elle en admiration), que je l'avois été moi-même de son tête-à-tête mystérieux avec mistriss Carlton. Les Belfield ne savoient qu'en penser; les regards de la mère exprimoient de

l'étonnement et de l'inquiétude; les yeux du père demandoient une explication : toute cette éloquence muette fut l'affaire d'un instant. Miss Stanley ne leur donna pas le temps de faire des questions; elle vola vers sa mère, et lui répéta avec effusion ce petit exposé, qui, pendant le reste de la soirée, fournit matière à une douce reconnoissance et à une conversation édifiante.

M. Stanley témoigna son entière confiance dans la bonne foi de Carlton. « Il eut toujours, continua-t-il, même dans les plus mauvaises époques de sa vie, horreur de la fausseté, et un tel éloignement pour ceux qui veulent paroître meilleurs qu'ils ne le sont, qu'il alloit jusqu'à louer l'absurde coutume du doyen Swift, lequel, comme vous le savez, faisoit la prière de famille dans un grenier, de peur d'être pris sur le fait par quelque intrus. Carlton voyoit dans cette précaution une preuve louable de l'éloignement de Swift pour toute ostentation dans ses devoirs religieux. Je la blâmai,

comme indiquant bien plutôt une sorte de honte de les avouer ; car en admettant (ce que pourtant on ne devroit jamais admettre) qu'un homme ordinaire pût se justifier par la crainte d'être cité comme voulant passer pour juste outre mesure, il n'en est pas moins vrai que, dans un homme d'église, dans un ecclésiastique parvenu aux dignités de son état, on compte sur la prière de famille, au moins comme sur une coutume de bienséance, et comme sur un devoir attaché indispensablement à son état; et, lors même qu'on s'en acquitteroit sans dévotion, ce devoir ne pourroit être supprimé sans blâme. Quand l'infidèle lui-même voudroit ne le considérer que comme devoir de profession, il ne pourroit avec bon sens le présenter comme un usage

» *More honoured in the breach than the observance* (*). »

(*) Pour lequel on montre plus de respect en s'en abstenant qu'en le pratiquant.

CHAPITRE XXXVII.

M. Tyrrel, se trouvant un jour à Stanley-Grove à la prière du soir, dit à M. Stanley, qui en avoit fait les fonctions : « Je n'aime pas trop la prière que vous venez de lire, mon cher Stanley. En appuyant, comme elle le fait, sur la sanctification, elle semble vouloir donner à entendre qu'à cet égard l'homme peut quelque chose. Vous avez, il est vrai, parlé de la nécessité de la foi, et du pouvoir de la grâce; mais vous en avez trop dit sur la nécessité de sanctifier notre vie, comme si c'étoit là la quintessence de tout; vous insistez tant sur nos efforts, que vous ne laissez rien à faire à notre Sauveur. »

— « Comme je ne suis pas grand théologien, reprit M. Stanley, je souhaiterois que vous eussiez élevé cette question avant le départ du docteur Barlow; car

je ne connois pas d'homme plus propre ni plus disposé que lui à traiter des sujets sérieux. »

— « Non, répliqua Tyrrel : je vois clairement par certaines choses qui lui sont échappées en conversation, ainsi que par la teneur de tous ses sermons, que Barlow et moi nous ne serions jamais d'accord. Ses intentions sont bonnes, mais ses lumières sont bornées. Il a des aperçus, mais il ne sent rien ; plus d'argument que d'onction, trop de raisonnement et trop peu de religion, un peu de flamme, mais nulle chaleur. Il me semble qu'il surcharge tellement la nacelle de devoirs, qu'elle menaceroit de couler bas, par les moyens mêmes qu'il indique pour la tenir à flot. Je rends grâces à Dieu de ce que mes yeux sont ouverts. Mon esprit du moins est tranquille. »

— « Le repos d'esprit fondé sur la religion, dit M. Stanley, est d'un grand prix ; seulement il est du devoir de tout chrétien

de s'assurer que sa tranquillité repose sur de bonnes bases. »

— « C'est là mon cas, reprit M. Tyrrel. Après avoir abjuré mon train de vie licencieux, je fréquentai de temps en temps, pendant quelques années, le service divin ; mais je n'y trouvai nulle douceur, j'y vis la nécessité des sacrifices; au lieu que la grande doctrine de la foi, telle qu'elle m'est présentée par M. H...n, me laisse en paix, et me rend ma liberté. Je me repose sans inquiétude sur la miséricorde que l'Évangile nous offre si gratuitement. Ni péchés, ni erreurs ne peuvent me ravir la faveur divine. »

— « Voyons néanmoins, reprit M. Stanley, ce que nous dit la Bible; car, comme elle est la seule règle d'après laquelle nous serons jugés, il peut être prudent de la prendre pour guide ici-bas. Dieu nous dit par la voix de son prophète : *I will put my spirit within you* (*). Mais

(*) Je mettrai mon esprit en vous.

il le fait dans quelque but, car voici les paroles qui suivent immédiatement : *I will cause you to walk in my statutes.* Et, de peur que cela ne soit pas suffisant pour inculquer la nécessité de la sanctification, il va plus loin : *And ye shall keep my judgements and do them.* Montrez-moi, si vous le pouvez, une seule promesse qui s'adresse à l'impie impénitent.»

Tyrrel : « Comment! la miséricorde divine n'est-elle pas promise aux méchans par toute la Bible? »

Stanley : « Cela est sûr; mais à quelle condition? à condition que le méchant abandonne ses voies. »

Tyrrel : « Cette prédilection pour les œuvres ne va pas à moins, dans mon opinion, qu'à se passer de la grâce libre de Dieu. »

Stanley : « Loin d'en ôter la nécessité, c'est, au contraire, le moyen de lui rendre gloire; car c'est par la *grâce* seulement que nous sommes mis en état de

faire des bonnes œuvres. Quant à moi, je trouve toujours qu'il est difficile de répondre à ceux qui, en adoptant l'un des deux moyens, croient ne pouvoir assez rabaisser l'autre. Si nous accordons à la foi la prépondérance, le pur moraliste rejette nos principes, comme si nous cherchions par-là à déprécier les œuvres. Si nous exaltons le prix de la sanctification, les partisans de la foi exclusive nous accusent d'en être les ennemis. »

Tyrrel : « Quant à moi, je suis persuadé que la confiance absolue est la seule vraie base de la tranquillité. »

Stanley : » Celui qui ne sauroit mentir, nous l'a dit, à la vérité; mais la confiance en Dieu est une humble espérance, et non pas une sécurité présomptueuse. La Bible ne dit pas : « Confie-toi au Seigneur, et continue à pécher; » mais, « Confie-toi au Seigneur, et fais le bien. » Nous voyons ailleurs que Dieu met en nous la volonté et le pouvoir

d'agir. Il n'y a pas moyen de se débarrasser de ce petit mot *agir*. Je suppose que vous admettez la nécessité de la prière? »

Tyrrel : « Certainement. »

Stanley: « Mais la prière comporte également des conditions. « Si l'iniquité est dans mon cœur, le Seigneur ne m'écoutera pas. »

Tyrrel : « Les Écritures nous apprennent que nous devons vivre de promesses. »

Stanley : « Elles sont bien véritablement l'aliment de la vie du chrétien; mais quelles sont ces promesses? »

Tyrrel : « Le pardon gratuit et la vie éternelle à ceux qui croient en Jésus-Christ. »

Stanley : « D'accord. Mais quels sont ceux qui croient en Jésus-Christ? L'apôtre nous le dit : « Ceux qui ne marchent pas suivant la chair, mais d'après l'esprit! » De plus, la sanctification n'est-elle pas promise aussi bien que le par-

don? « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau. »

Tyrrel : « Mais, vraiment, Stanley, c'est manquer à la grâce de l'Évangile, de prétendre que l'homme peut être sauvé par son seul mérite. »

Stanley : « Non, non, mon cher Tyrrel; c'est vous qui manquez à la grâce, lorsque vous prétendez que la miséricorde de Dieu dispense l'homme de ses devoirs. Permettez-moi de vous faire observer que celui qui exagère la grâce divine, afin de pécher en toute sécurité, ne trompe que soi; et celui qui place sa confiance en Jésus-Christ, afin de s'épargner la nécessité de la vigilance, de l'humilité, du renoncement à soi-même, attend de notre Sauveur beaucoup plus qu'il n'a promis. »

Tyrrel : « Cela étant, monsieur Stanley, j'en conclus que vous désireriez arranger une religion commode et de convenance, où le Christ entreroit pour

quelque chose, et où l'homme seroit obligé de faire le reste; une espèce d'association pour le salut, dans laquelle l'homme auroit la plus forte part. »

Stanley : « C'est là, je le crains, le symbole de bien des chrétiens de ce monde. Non : on peut dire que Dieu fait toutes choses, parce qu'il donne la faculté, la force et la grâce pour tout; mais cette grâce est un principe, une énergie vitale, un esprit de vie qui nous anime et nous fait abonder en sanctification. Il ne fait pas abonder sa grâce pour que nous demeurions dans le péché, mais pour que nous le mettions sous le joug, pour que nous y renoncions, pour que nous le surmontions. »

Tyrrel : » Pendant que notre Sauveur a vécu sur la terre, il n'est nulle vertu qu'il ait aussi constamment recommandé à ceux qui venoient lui demander leur guérison, que *la foi.*»

Stanley : « Cela est parfaitement vrai. Mais nous ne voyons en aucun d'eux

cette foi présomptueuse qui les fît aller au-devant des maladies, afin de montrer leur confiance en son pouvoir. Nous ne devons pas non plus continuer à pécher, afin que sa grâce abonde. Ne remarquez-vous pas que la foi de ceux dont il s'agit, étoit toujours accompagnée d'un vrai désir d'être guéri de leurs maux, et il est digne de remarque qu'à ces paroles: « Ta foi t'a sauvé,» il étoit ajouté, « Va, et ne pèche plus, crainte que pis ne t'arrive. »

Tyrrel: « Vous ne me persuaderez pas que ni mes omissions, ni mes péchés puissent invalider la promesse de Dieu.»

Stanley : « Rien ne peut invalider la promesse de Dieu ; car, *sa promesse est fidèle et certaine*; mais, quant à celui qui vit ouvertement dans le péché, elle ne le regarde en aucune manière. Il est clair qu'il n'est pas au nombre de ceux que Dieu a compris dans sa promesse. Dieu la tiendra assurément; mais celui qui vit dans le péché, ne paroît pas être de ceux à qui la promesse est adressée.

Dieu a entendu aussi décidément que vous vous serviez des facultés, du pouvoir, et de la volonté qu'il a mis en vous, pour travailler à votre sanctification, qu'il a entendu, en vous donnant des pieds, des mains, des yeux, que vous vous en serviez pour marcher, pour travailler et pour voir. Le but de sa grâce n'est pas d'interdire l'usage de ses dons, mais de les perfectionner, de les exalter et de les ennoblir. »

Tyrrel : « Je pourrois citer une infinité de textes qui prouvent que le Christ a *tout fait*, et que, par conséquent, il ne m'a laissé autre chose à faire qu'à lui obéir. »

Stanley : « Examinons la teneur générale et l'esprit des Écritures, sans rassembler des textes isolés, en les détachant des parties auxquelles ils appartiennent, et sans être assez déraisonnables pour vouloir trouver toute la doctrine du christianisme dans chaque sentence séparée, lorsque cette sentence

n'étoit peut-être destinée qu'à inculquer un seul principe individuel. Avec quelle sagesse les grandes doctrines de la foi et de la sanctification ne sont-elles pas mises en harmonie dans toutes les parties de la Bible! Si jamais je suis en danger de m'appuyer uniquement sur la *foi morte*, d'après l'un de ces textes sur lesquels vous établissez exclusivement votre édifice, la sentence qui suit, peut-être, va me porter à une vertu active par quelque exemple saillant, ou par quelque commandement absolu. En outre, si je cours risque, comme vous le dites, de submerger le vaisseau en le surchargeant de devoirs positifs, le passage qui suit me rappelle à moi-même, par quelque exhortation sérieuse, d'abjurer toute sécurité fondée sur mes frêles vertus, et de mettre toute ma confiance en Jésus-Christ. En plaçant ainsi le symbole de la foi à côté des commandemens, la Bible devient son propre interprète, et il en résulte un accord par-

fait. Permettez-moi de vous faire observer aussi que cette règle invariable de présenter les dogmes de l'Écriture Sainte dans leur juste proportion, à leur place, et dans leurs vrais rapports, est une des grandes perfections du service de l'église anglicane. Sans négliger ni déprécier nul de ses dogmes, elle n'en exalte aucun aux dépens des autres. On n'y voit ni omission, ni empiétement déplacé, ni exagération; il y a symétrie complète et proportion exacte. »

Tyrrel : « Je maintiens que nous sommes absous par l'Évangile de la condamnation de la loi. »

Stanley : « Mais où trouvez-vous que nous soyons affranchis de l'obligation de lui obéir? Quant à moi, je n'allie la doctrine de la grâce, à laquelle je souscris entièrement, à aucune autre doctrine qui nie le libre arbitre de l'homme dans la pratique; et, en adoptant la croyance du libre arbitre, je suis tout

aussi éloigné de retrancher présomptueusement de la souveraineté de Dieu. Je n'adopte aucune des subtilités métaphysiques, je rejette les raffinemens abstraits de tous les partis, et je n'en imite aucuns dans leur condamnation de leurs adversaires, très-persuadé que le nombre des bienheureux dans le ciel comprend les humbles et les consciencieux de toutes les classes de vrais chrétiens. »

Tyrrel: « Je n'en persiste pas moins à croire que, si Jésus-Christ m'a racheté, le péché ne peut avoir prise sur moi. »

Stanley : «Mon cher Tyrrel, si votre souverain avait, par des faits militaires, délivré votre pays d'un ennemi puissant, seroit-ce faire preuve de votre reconnoissance ou de votre fidélité, comme sujet, que de joindre l'ennemi vaincu ? Par une action pareille, malgré la délivrance du pays, vous seriez personnellement perdu. Loin de nous donc toute alliance avec le péché, dont à la vérité notre Rédempteur a triomphé, mais sans lui

ôter son pouvoir sur l'homme, ni à l'homme la liberté de s'en rendre coupable. »

TYRREL : « Stanley, il me souvient du temps où, suivant vous, il n'y avoit rien de supérieur à l'Évangile. »

STANLEY : « Je pense toujours de même; mais, à présent, comme alors, je parle d'un Évangile considéré dans son ensemble, et en accord dans toutes ses parties, d'un christianisme qui se fasse connoître par ses fruits. Les premières paroles de l'apôtre, après sa conversion, furent : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » Lorsqu'il nous dit : « *So run that you may obtain* (*), » il n'a sûrement pas entendu que nous puissions l'obtenir sans efforts, et il n'auroit pas parlé d'un *vrai travail*, s'il avoit entendu que nous ne dussions pas travailler. Oserions-nous continuer à faire le mal, ou négliger de faire le bien, dans la fausse pensée que

(*) Marchez de manière à remporter le prix.

nos droits en Jésus-Christ sont tels, qu'ils peuvent nous absoudre du mal, ainsi que de l'oubli de nos devoirs.»

Tyrrel: « Vous me paroissez croire que le salut d'un homme dépend de la quantité de bonnes œuvres qu'il aura à présenter? »

Stanley : « Non ; il est de l'essence du christianisme de ne pas fonder nos espérances sur telles ou telles de nos œuvres, mais de faire des efforts continuels pour arriver à l'esprit et aux dispositions qui sont le germe de toutes les vertus ; et lorsque le cœur s'efforce d'atteindre à cet état, et qu'il est l'objet de ses prières, quand même un homme se trouveroit placé de manière à ne pouvoir coopérer que peu, suivant le monde, au bonheur du genre humain, ce seul but permanent, et cette disposition de l'esprit, accompagnée d'une humble douleur de son peu de progrès, constitueroit, suivant moi, un degré réel d'obéissance. »

Tyrrel : « Vous conviendrez néanmoins que l'Écriture Sainte affirme que Jésus-Christ est non-seulement un sacrifice, mais qu'il est à la fois notre refuge, notre consolation, notre repos. »

Stanley : « Loué soit Dieu de ce que notre Sauveur réunit bien véritablement tous ces attributs ! Mais il n'est *consolation* que pour ceux qui sont travaillés et chargés ; il n'offre de *refuge* qu'à ceux qui renoncent au péché. Le *repos* qu'il promet, est la cessation du mal, et non la cessation de nos œuvres ; c'est le repos aux travaux de ce monde, et non la cessation du service de Dieu ; ce n'est pas le repos de l'inertie, mais le repos d'esprit ; ce n'est pas l'indolence, c'est la paix. Il conduit les hommes de l'esclavage à la liberté, mais non pas à la liberté de faire le mal, ou à celle de l'inaction ; il rend son service aisé, mais ce n'est pas en rétrécissant la règle de nos devoirs, ni en proportionnant ses commandemens aux

penchans corrompus de notre nature. Il communique sa grâce, en donnant à l'obéissance des motifs nouveaux et plus élevés ; et il donne la paix et le bonheur, non pas en rabattant de ce qu'il exige, mais par l'infusion de sa grâce, et par la communication de son esprit. »

Tyrrel : « Vous êtes un homme bien étrange ! Suivant vous, nous ne pouvons être sauvés ni par les bonnes œuvres, ni sans elles. »

Stanley : « Allons, monsieur Tyrrel, vous êtes plus près de la vérité que vous ne comptiez l'être. Nous ne pourrions être sauvés par le mérite de nos œuvres, sans nous passer du mérite de la mort du Christ ; et nous ne pourrions être sauvés sans elle, à moins de révoquer en doute la sainteté de Dieu, et sans le rendre le protecteur du péché.

» La doctrine de la propitiation, bien entendue, rejette complétement cette idée. Dire que cette doctrine est favorable

au péché, c'est une de ces fausses imputations par lesquelles les gens de ce monde attaquent l'essence vitale du christianisme, parce qu'ils ne comprennent pas le *principe*, et qu'ils ne s'enquièrent pas des *bases* de son adoption. »

Tyrrel : « Je n'en pense pas moins que vous prescrivez des bornes à la grâce de Dieu, comme si, pour la mériter, on devoit commencer par être vertueux, et comme si Dieu devoit ajouter ensuite sa grâce à nos vertus ; au lieu que la grâce n'a jamais été plus en évidence que dans les plus insignes pécheurs. »

Stanley : « J'admets que la grâce de Dieu ne s'est jamais manifestée d'une manière plus éclatante que dans la conversion des grands pécheurs; mais il est bon d'observer que ceux de cette dénomination, à commencer par saint Paul, ont eu depuis lors bien plus peur que les autres hommes de retomber dans le péché. Ils ont prié avec la plus grande ferveur d'être délivrés de son empire,

et ils ont continué à déplorer profondément la corruption qu'ils sentoient vivre encore dans leurs cœurs. »

Dans le cours de la conversation, M. Tyrrel dit qu'il seroit porté à douter de la vocation d'un homme, qui ne pourroit pas rendre un compte exact du moment et de la manière où il reçut la première impression de la grâce divine, et qui n'en auroit pas éprouvé de manifestation sensible.

» Je crois, reprit M. Stanley, que nos idées sur la manifestation évidente de la faveur de Dieu, diffèrent essentiellement. Si un homme éprouve au-dedans de lui la haine de tout péché, sans en excepter son péché de prédilection; s'il attend son salut des seules promesses de l'Évangile; si son esprit est assez pénétré de l'approche et de l'importance des choses éternelles pour user des choses temporelles avec modération, et en attendre la fin sans effroi; s'il fait ses délices du culte divin; s'il est zélé pour

le service de Dieu ; si sa gloire est le terme et l'objet de toutes ses actions ; s'il fait tous ses efforts pour remplir consciencieusement la tâche qui lui est prescrite ; s'il aime ses semblables, comme les enfans d'un père commun, et qui participent à la même espérance ; s'il éprouve le même sentiment pour les intérêts immortels des affligés que pour leurs maux temporels, et qu'il pardonne aux autres comme il espère son propre pardon ; si, suivant ses moyens et de tout son pouvoir, il fait ses efforts pour diminuer le vice et les maux de ce monde ; cet homme, dis-je, aura une base solide de paix et d'espérance, lors même qu'il seroit privé de ces manifestations sensibles, source de triomphe et de transports ; tandis que l'homme d'une imagination exaltée qui se vante d'éprouver intérieurement des communications mystiques, donnera peut-être au-dehors des marques fâcheuses de son véritable état, et par une conduite répréhensible

excitera autour de lui une défiance et un découragement contraires à cette même religion dont il fait profession d'être le disciple exemplaire. Le chrétien qui sait s'arrêter aux bornes de l'Évangile, est tout aussi convaincu que l'enthousiaste qui les dépasse, que celui qui a fait le cœur humain peut seul le régénérer. Il est tout aussi persuadé que le fanatique peut l'être, que sa disposition naturelle ne peut être changée, ni ses penchans purifiés, sans l'intervention de l'esprit divin ; et, sans prétendre astreindre la toute-puissance à opérer un changement soudain ni progressif, il ne croit pas qu'il soit nécessaire d'en constater le jour, l'heure et le moment; heureux d'être assuré que d'aveugle qu'il étoit, il est rendu à la lumière. Quoique, sur ce qui le concerne personnellement, il n'ait pas la présomption de fixer la chronologie de sa conversion, les effets n'en sont pas moins certains. S'il ne peut faire le dénombrement des

dates, ni récapituler ses sensations diverses, il pourra produire, et il produit en effet, des preuves de son avancement, telles que les habitudes vertueuses, le goût de la dévotion, un esprit humble et charitable, la repentance envers Dieu : et la foi en Notre Seigneur Jésus-Christ, et ce sont là des preuves d'une nature moins équivoque ; car elles émanent du cœur plus que des livres, elles sont le résultat des actions plus que des paroles. Lorsqu'on voit une plante fleurir, lorsque les branches en sont vertes et que le fruit en est beau et abondant ; on peut, à coup sûr, voir en cela des indices de santé et de vigueur, sans qu'on puisse constater le moment où la graine a été semée, ni la manière dont elle a germé. »

Sir John, qui, sans proférer une seule parole, avoit écouté très-attentivement, se mit à dire en souriant : « Monsieur Stanley, vous tenez un milieu admirable entre les deux extrêmes. Ce besoin absolu

de la grâce, dans l'un des partis religieux, qui pousse l'autre à une contradiction tout aussi déraisonnable, me fait souvenir de la reine de France, épouse de Louis XIV. Lorsque les jésuites, qui étoient du parti de la cour, jetèrent de si hauts cris contre les jansénistes, uniquement parce que ceux-ci avoient plus de piété qu'eux, sa majesté eut si peur de passer pour soutenir le côté opprimé, que, dans l'excès de son zèle pour le parti des jésuites, elle s'écria vivement : « Oh! fi de la grâce ! fi de la grâce ! »

M. Stanley : « L'aigreur de parti porte à croire qu'on ne peut jamais s'éloigner à une trop grande distance du parti antagoniste. »

Tyrrel : « Mais comment faire connoître notre religion, si ce n'est en déclarant des vérités que les gens irréligieux ignorent ou qu'ils combattent ? »

Stanley : « Il est une pierre de touche plus sûre, ainsi que je l'ai déjà fait observer ; elle sera bien mieux connue par

les effets qu'elle produit sur le cœur et sur l'esprit. La religion qui ne consisteroit qu'en opinions ne hâteroit pas nos progrès vers le ciel. Elle est trop portée à bouffir l'esprit de l'orgueil, de la dispute ; et, généralement parlant, la victoire est tellement l'objet du débat, que nous perdons de vue l'éternité. Les deux points cardinaux de notre religion, savoir, la *justification* et la *sanctification*, sont correctifs, si je puis me servir de ce terme ; ils impliquent un rapport réciproque, et je n'appelle pas christianisme une situation quelconque dans laquelle l'un ou l'autre seroit soutenu séparément et exclusivement. Leur union manifeste l'empire de la religion sur le cœur, en augmentant son humilité, en purifiant ses affections, en le plaçant hors d'atteinte de la contagion des maximes et des usages du monde, en le détachant, en un mot, des vanités d'ici-bas, et en le faisant aspirer aux richesses de l'éternité. »

Tyrrel : « Toutes les exhortations à nos devoirs, dont tant de sermons abondent, ne sont qu'une empiétement sur la liberté du chrétien. Un vrai croyant ne connoît de devoir que *la foi*, et n'a d'autre règle que *l'amour divin.*»

Stanley : « C'est bien là véritablement la source et le principe de toute vertu pratique; mais ce sentiment même demande à être réglé dans ses effets; il a besoin d'être guidé dans son cours. Il lui faut une sorte de règle pour empêcher qu'il ne s'égare, et quelque surveillance afin que la force ne dégénère pas en délire. Cette règle, cette loi, cette surveillance, la divine morale de l'Évangile nous les a fournies. La parole de Dieu est autant notre règle que son esprit est notre guide, ou que son fils est pour nous *le chemin et la vie.* Cette règle infaillible garantit seule la liberté chrétienne de désordre, de danger, d'irrégularité, d'excès. L'observation des préceptes de notre Rédempteur, est la preuve

la plus sûre que nous avons part au fruit de son sacrifice. »

Insensiblement nous passâmes à d'autres sujets ; mais Tyrrel, semblable à un combattant qui avoit la victoire de son côté, paroissoit enclin à revenir à la charge. Sir John ayant parlé avec force contre l'amour de l'argent, M. Tyrrel parut n'y voir qu'un péché véniel, et dit que l'avarice, comme la charité, pourroit bien n'être qu'une affaire de tempérament.

« Cela peut être, dit M. Stanley ; mais le christianisme, monsieur, a aussi son tempérament. Un vrai chrétien n'entre pas en conseil avec la chair et le sang, ni avec sa disposition naturelle, pour savoir s'il donnera ou s'il ne donnera pas, lorsque *donner* est un devoir positif, et que la volonté de Dieu l'exige. Si nous croyons aux *principes*, nous devons adopter les *conséquences*. La religion n'est pas une théorie stérile ; la charité n'est pas non plus une conséquence ca-

suelle ; ni une chose arbitraire, laissée à notre choix. Vous avez fait vos études, monsieur Tyrrel, et vous ne sauriez avoir oublié que, dans vos poëtes mythologiques, les trois grâces des païens sont toujours représentées se tenant par la main. Les trois grâces chrétiennes sont également inséparables, et la première des trois est la Charité, ce grand principe de l'amour divin, dont l'aumône ne fait qu'une branche. »

M. Tyrrel tâcha d'éluder le sujet, et sembla vouloir donner à entendre que, pour connoître le vrai christianisme, il n'étoit pas besoin des signes que M. Stanley jugeoit nécessaires ; ce qui conduisit le dernier à insister vivement sur l'importance que toutes les parties de l'Écriture Sainte attachent au devoir de la charité. « Sa doctrine, dit-il, ses préceptes, ses promesses et ses exemples, tous l'inculquent : le *nouveau commandement* de saint Jean ; la religion pure et sans tache de saint Jacques ; les pa-

roles de saint Luc : « *Vous aurez votre récompense à la résurrection* des justes ; la pratique constante de celui, qui non-seulement enseignoit à faire le bien, mais qui faisoit le bien lui-même ; ces paroles de saint Paul : « *Amassez de quoi vous faire un trésor pour l'avenir* ; » et même dans le seul tableau, grand, solennel et positif que nous présente l'Écriture Sainte du jugement dernier, non-seulement la charité forme l'un des principaux traits positifs des justes, mais de plus une récompense particulière semble lui être réservée, là où elle s'est exercée sur ce principe véritablement chrétien ; et ce n'est pas une chose peu remarquable, que la seule citation des préceptes de notre divin Sauveur, rappelée dans l'Écriture Sainte, soit l'*encouragement à la charité*. Souvenez-vous des paroles de Notre Seigneur, quand il dit : « *Il est plus doux de donner que de recevoir.* »